

BULLETIN DE LIAISON DE L'AMICALE
DES ANCIENNES ET ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST

N° 208 ANNEE 2010

Site Internet : www.cempuisien.com
Site photo : http://cempuisien.free.fr/
Courriel : contact@cempuisien.com

Pentecôte 2009 au Mont Saquin.
Jean Saïdi – Roger Le Blevec – Jean-Claude Galicier



Mers les Bains 1965 Christiane Boulay

Photo prêtée par Christiane Boulay.



Mers les Bains 1956 M Feraly
Roger Fauvel, Guy Abdelmoumeni

Photo prêtée par Annick Pestel



Mers 1953 Raymonde Caillez, Michele Gregoire
Francoise Mouche, Annick Pestel

Photo prêtée par Annick Pestel



Vers 1970, Danièle Giraudon

Photo prêtée par Daniele Giraudon



BULLETIN DE LIAISON DE L'AMICALE DES ANCIENNES ET ANCIENS
ÉLÈVES DE L'ORPHELINAT GABRIEL PREVOST
Vos courriers doivent être adressés à :
Danièle Gareau 44, Avenue Henri Dunant 94350 Villiers sur Marne
ou Guy Hachour 34, rue Gabriel Péri 78800 Houilles

Nº 208 - 2010

Site Internet : www.cempuisien.com Courriel : contact@cempuisien.com
Site photo : http://cempuisien.free.fr/

SOMMAIRE

❀Lors de la réunion de l'Amicale le 24 janvier 2010, un participant – *Christian Bard* – a suggéré ❀que le bulletin reprenne régulièrement dans son édition un appel – si possible teinté d'humour – ❀demandant aux adhérents de rappeler à leurs contacts/amis cempuisiens que l'Amicale des ❀anciens de l'O.P. tentait de fédérer ceux-ci et qu'il ne tenait qu'à eux de nous rejoindre.
❀Voilà qui est fait ; pour l'humour vous aurez noté que c'est plutôt raté !

Réalisation, tirage, expédition : Guy Hachour, Danièle Gareau.

L'éditorial

Guy Hachour élève à l'O.P. de 1955 à 1963.

La première partie de ce bulletin sera longuement consacrée à la disparition de notre Président, notre ami, Jean Saidi. De nombreux Cempuisiens, adhérents ou non à l'Amicale, ont tenu à marquer leur amitié, leur tristesse, vis-à-vis de la famille, mais aussi de sa fratrie cempuisienne. Jean avait encore de nombreux projets ; cet été, alors que nous passions quelques jours de vacances chez Roland et Meggi Léonard à Vence, Jean nous confiait envisager de renouveler sa candidature comme animateur de l'Amicale. Fin novembre lorsque nous nous vîmes pour la dernière fois, il en était moins sûr compte tenu de son état de fatigue. Jean, conscient que ce serait l'une des dernières Pentecôtes à Cempuis organisée par l'Amicale, la voyait grandiose, à l'égal de celle de 2005 et 2009 cumulées. Un dimanche de rassemblement à Mers organisé – pour une fois – par l'Amicale lui tenait aussi à cœur.

Je vous avoue que mon édito était prêt depuis début décembre ; en le relisant, je n'y ai pas trouvé ce que, à votre place, j'en aurais attendu. Me voilà donc, de nouveau, devant la feuille blanche. Un édito se doit d'être le reflet d'une publication, si modeste soit-elle. En une page, parfois moins, il faut donner la tonalité du contenu. Quelles sont les caractéristiques analogues aux différents articles de ce bulletin ? Quatre sujets – l'hommage à Jean Saïdi, l'article d'Alain Barbier fils de Jean-Jacques décédé en septembre 2009, les « Je me souviens » de Roger Le Blevec, la lettre de Christiane Boulay – ont en commun l'évocation du temps passé. Un message aussi, celui de Ginou Reignier rappelant que son père Daniel est adhérent à l'Association depuis 1937 « Un record, sans doute "Le record" » et qu'il a bénévolement oeuvré des années durant pour l'Association, nous permet de définir une autre caractéristique commune à tous les messages, la constance.

Ces deux caractéristiques, ne seraient-elles pas ce que Marcel Vigneron, dans le bulletin n° 183 de 1999, nommait « Mémoire et Fidelité » ?

Vingt-sept années après la fermeture de l'O.P., nous pouvons nous demander ce qui nous pousse - nous anciens élèves de l'Orphelinat Prévost, mais aussi amis ou parents – à nous réunir trois fois l'an, à écrire, à regarder les photos de la galerie, à nous retrouver de manière informelle les uns les autres quels que soient nos âges ? Ne serait-ce pas, comme évoqué ci-dessus : « Mémoire et Fidelité » ?

Mémoire de notre enfance et de notre adolescence. Fidélité en ce que nous sommes redevables à tous les Anciens et Anciennes qui se sont relayés au Comité et qui en ont ainsi assuré la pérennité malgré les difficultés de tous ordres.

Concept novateur qui fut imaginé, conçu puis institué par Paul Robin - même si nous savons que ce beau rêve ne fut pas totalement conduit à son accomplissement tant son avant-gardisme était décrié et même si de nombreuses défaillances jalonnèrent l'Institution après le départ de Paul Robin - nous en sommes les héritiers et avons la lourde charge de le transmettre aux dernières générations d'Anciens sortis de l'O.P. Générations hélas peu présentes dans les rangs de l'Association hier, de l'Amicale aujourd'hui.

C'est ainsi que cette année nous avons été contraints de dissoudre l'Association, faute de « repreneurs ». Sans être excessivement pessimiste, il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour deviner, par simple extrapolation, quel sera à brève échéance le sort de l'Amicale.

❀❀❀XXXXX❀❀❀

"Le Cempuisien" n° 208 sera tiré à 120 exemplaires et envoyé aux sociétaires à jour de leur cotisation au fur et à mesure du règlement de leur participation.

Bonne lecture. Guy Hachour, 13 février 2010.

Réunion, le 24 janvier 2010, de l'Amicale des Anciennes et Anciens Élèves de l'Institution Gabriel Prévost

Décès de Jean Saïdi, Président de l'Association.

Le 18 janvier 2009, l'Assemblée Générale de l'Association des Anciens Élèves de L'Institution Gabriel Prévost, avait approuvé à l'unanimité de mettre en sommeil pour encore une année ladite Association, et de ne conserver que le nombre minimum obligatoire d'administrateurs au comité : un président, un secrétaire, un trésorier et, parallèlement, de créer une Amicale.

Jean Saïdi ne souhaitait pas renouveler son mandat en 2010. Le 25 décembre 2009, Jean Saïdi, Président de l'Association, décédait.

Comme depuis des années, nul candidat ne s'est manifesté pour ce poste, il est désormais impossible de continuer à faire fonctionner l'Association. Le 13 janvier 2010, le secrétaire Guy Hachour, la trésorière Mme Danièle Gareau ont décidé de ne pas renouveler leur mandat pour 2010 et ont décidé la dissolution de l'association.

L'assemblée Générale de janvier 2009 ayant donné tous pouvoirs au Comité réduit pour gérer les actifs, les biens de l'association restant après la complète liquidation sont dévolus à l'Amicale des Anciens Élèves de L'Institution Gabriel Prévost soit : une imprimante laser couleur de marque HP et les fonds propres de l'Association. Danièle Gareau est chargée de ce transfert.

Les membres de l'Amicale seront informés de ces décisions lors de leur réunion annuelle le 24 janvier 2010.

Le bureau des Associations de la Préfecture de Paris est informé de cette décision.

Rapport d'activité.

– La Pentecôte 2009 fut très réussie, autant par le nombre de participants que par la bonne ambiance et le temps qui nous fut favorable. Le compte rendu a paru dans le bulletin « Le Cempuisien » N° 207.

– Le repas d'Automne, réunissant une trentaine de convives, fut lui aussi plutôt réussi.

– Deux bulletins « Le Cempuisien » d'une épaisseur inhabituelle, 130 et 72 pages, ont paru en 2009, l'un en janvier, l'autre en septembre.

N. B. Le N° 208 est en cours d'élaboration, parution prévisible avant mai. Le N° 209 paraitra vraisenblablement cet automne.

– Envoi, aux Anciens les plus âgés, de cartes à l'occasion de voeux de fin d'année et aux anniversaires.

– Confection d'une vidéo sur les vacances à Mers dans les années 60. Peu de demandes, hélas !, pour cette réalisation qui a demandé un gros investissement en temps.

– Fréquentation accrue de la galerie photo et participation des Cempuisiens aux différents échanges – parfois ardus et éprouvants – qu'elle suscite.

– Notons également, bien qu'il ne s'agisse pas d'une activité, mais découlant directement des activités mises en place, 12 nouvelles adhésions à l'Amicale. Ne cachons pas qu'un certain nombre d'anciens adhérents n'ont pas participé à l'Amicale en 2009 ! Cela s'explique probablement par notre décision de ne pas faire de rappel de cotisation.

Fin décembre 2009, le nombre d'adhérents s'élevait à 99.

Lors de la réunion, quelques pistes ont été avancées :

- Proposition d'un site de "Chat" ou "discussion" en bon Français. Si quelqu'un veut le prendre en charge… libre à lui, aucun membre de l'équipe d'animation étant actuellement en mesure de le faire.

- Il est rappelé que le site "L'En Dehors" n'est pas géré par les anciens de l'O.P. et que nous n'avons aucun droit de regard sur ce qui s'y passe ou s'y dit.

- Proposition de mettre un encart dans le bulletin, invitant chaque adhérent à inciter ses connaissances cempuisiennes à rejoindre l'Amicale (avec humour si possible !)

Danièle Gareau nous présente les comptes 2009.

EXERCICE 2009

RECETTES		DÉPENSES	
COTISATIONS 99 cotisants	1 980,00 €	PAPETERIE CONSOMMABLES	1 378,14 €
DONS	1 140,00 €	FRAIS POSTAUX	778,11 €
AVANCE SUR COTISATIONS	20,00 €	CAVEAU ET CÉRÉMONIES	201,00 €
REPAS	375,00 €	REPAS	1 476,55 €
SOUS TOTAL	3 515,00 €	SOUS TOTAL	3 833,80 €
DIFFÉRENCE SUR EXERCICE	318,80 €		
TOTAL	3 833,80 €	TOTAL	3 833,80 €
AVOIR AU 1er JANVIER 2009		AVOIR AU 31 DÉCEMBRE 2009	
BANQUE	7 538,81 €	BANQUE	7 220,01 €

Vous remarquerez qu'en 2009 nous n'avons pas reçu de subvention, car en tant qu'Amicale, nous n'y avons pas droit. De nombreux adhérents versent plus que le montant de base, fixé à 20 euros, nous avons en outre reçu d'un adhérent un don de 500 euros.

Pour 2010, un don de 200 euros nous a été octroyé par la famille d'un Cempuisien, Jean-Jacques Barbier.

La différence entre « Recettes repas » et « Dépenses repas » peut sembler importante. Que recouvre-t-il ? Le Comité (par commodité, appelons-le toujours ainsi) a décidé de participer à hauteur de 10 € unitairement, au repas d'Automne, au repas de l'assemblée générale et à la prise en charge intégrale du dîner de la Pentecôte et en partie du déjeuner.

En 2009, le coût d'édition de deux bulletins « Le Cempuisien » s'est élevé à un peu plus de 2 150 €. Pour chaque numéro, le tirage s'éleva à 170 exemplaires. Une rapide division fait apparaître un coût unitaire d'environ 6,30 euros, frais de port compris (3,02 € pour le n° 206 et 1,67 € pour le n° 207.) En 2010 nous ne tirerons que le strict nécessaire, plus un petit volant pour les nouveaux adhérents, soit 120 exemplaires par numéro.

Roland Léonard aurait souhaité que le montant de la cotisation 2010 soit fixé à 25 euros. Aucune majorité ne penchant pour 20 ou 25, nous reverrons ce montant l'an prochain.

Animateurs de l'Amicale.

1) Le bureau de l'Amicale 2009 composé de Danièle Gareau, René Fressinet, Roland Léonard et Guy Hachour, se représente à vos suffrages pour l'année 2010.

2) Compte tenu de l'âge (82 ans passés) de Roland Léonard et afin de lui éviter des déplacements superflus, nous proposons que le mandat des animateurs de l'amicale soit porté à trois années renouvelables (sauf en cas de force majeure), soit jusqu'à fin 2012.

Les deux propositions sont adoptées à l'unanimité.

Les coordonnées postales et téléphoniques des membres du bureau figurent sur le bulletin d'adhésion.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

DÉCÈS

Notre ami et Président Jean Saïdi est décédé le 25 décembre 2009. Jean a toujours été farceur ! Nous étions une quinzaine de Cempuisiens, et d'amis de ceux-ci, à lui rendre un dernier hommage le 5 janvier 2010. Nous avons remis à la famille de Jean les nombreux témoignages parvenus :

De ses amis cempuisiens,

Ceux qui, téléphoniquement, m'ont prié de présenter leurs condoléances à la famille de Jean :

Roland Léonard et Meggi *son épouse (actuellement en voyage à l'étranger),* ***Joël Debloux***

Alain Fourrier et Bernadette *son épouse* ***Monique Bernard****, fille de Cempuisien*

Marcel Vigneron, ***Roger Grappey,*** ***Michel Grégoire,***

Jeannine Marchand, ***Daniel Renaudin,*** ***Jean-Claude Galicier,***

Les témoignages écrits :

De ***Claudine Mouchart,***
Je suis très triste... j'ai connu Jean, il était pour moi un grand, mais très réservé à mes yeux de jeune fille. J'ai été très surprise, lorsque j'ai renoué avec l'association, d'apprendre qu'il en était le Président. Toute ma sympathie aux siens et à tous ceux qui l'ont côtoyé.

De ***Viviane Triquet,***
Merci du message, j'ai failli l'appeler aujourd'hui. J'attends des nouvelles.

De ***Christiane Boulay,***
Je partage la peine et la douleur de la famille et des amis de Jean Saïdi, décédé le jour de Noël, Cempuisien dont je venais de faire la connaissance lors du repas d'automne fin octobre, nouvellement inscrite à l'Amicale de l'O.P. Je le revois, à table, avec son beau sourire, plein d'intelligence et de gentillesse, une oreille tendue vers les autres.Toutes mes sincères condoléances à sa famille.

Merci pour toutes ces précisions concernant les obsèques de Jean. Au repas d'automne, je venais de faire sa connaissance, comme je l'ai dit précédemment, étant assise à sa table. Je ne savais rien de sa grave maladie. Il ne laissait rien paraître de sa souffrance, souriant et aimable, même plaisantant par moment, heureux d'être là, entouré de sa famille Cempuisienne. Ce devait être une belle personne. De ma Provence, en cette fin d'année, j'ai une pensée ensoleillée pour Jean et ses proches. Amitiés Cempuisiennes Christiane

*D'****Annick Chapuis*** *et* ***André*** *son époux,*
Je suis tellement triste d'apprendre le décès de notre ami Jean ! Encore un fidèle de Cempuis qui part vers des cieux plus doux et sereins. Je ne connais pas sa famille, mais je te prie de bien vouloir lui transmettre mes sincères condoléances, ainsi qu'à nos amis cempuisiens. Je suis actuellement au Vietnam pour 2 mois et ne pourrai bien sûr pas assister aux obsèques.
Je te remercie de nous avoir prévenus. Annick et André

De ***Jeanne Bonnin,***
Triste nouvelle. Sincères condoléances à sa famille et à ses amis. Amicalement

De **Gérard Knop***, Sincères condoléances à sa famille...*

De **Régine Maublanc***,*

C'est avec beaucoup de tristesse que j'apprends le décès de Jean. Je l'ai connu moi-même récemment, lors des commémorations cempuisiennes, fin mai, et ce fut un plaisir de partager ce repas en sa compagnie. Bien que très affaibli, je l'ai revu avec ce même sourire chaleureux lors du repas d'automne. Il a été très courageux. Mes pensées vont à sa famille et à ses proches amis.

J'espère que les témoignages seront nombreux. De sa famille « cempuisienne », je sais que toi Guy, Roland ainsi que vos compagnes Megi et Danielle, étiez très proches de Jean et que vous l'avez entouré de toute votre amitié jusqu'à la fin de sa vie. Soyez-en fraternellement remerciés. Amitiés Régine

De **Francis Rochemir***,*

Je veux m'associer à toutes et tous, Cempuisiens, amis (es) pour la disparition de Jean. Je revois son visage heureux d'être à Cempuis en ce jour de Pentecôte 2009. Mes pensées vont bien sûr à sa famille, mais aussi à sa famille « cempuisienne ».

Je n'ai pas eu la possibilité d'accompagner Jean dans sa dernière demeure. Comme un grand nombre de Cempuisiens j'ai eu, ce 5 janvier, une pensée particulière pour lui et sa famille. Bien affectuesement

De **Nicole Blouin***,*

Jean, un homme plein de gentillesse, toujours souriant et d'un courage exceptionnel. Toutes mes pensées pour sa famille.

*D'***Edgar Duquesney***,*

J'apprends avec tristesse le décès de Jean Saïdi. J'ai eu le plaisir de le connaître à l'O.P. dans les années 50. Peux-tu transmettre mes condoléances à sa famille. Je t'en remercie. Amitiés Cempuisiennes

De **Gilles Abdelmoumeni***,*

Tu nous apprends aujourd'hui le décès de Jean. Devant ce douloureux coup du sort, je sais que même si Jean ne pourra malheureusement plus prolonger avec toi et les Cempuisiens son aventure cempuisienne, je reste intimement persuadé que sa mémoire et les joyeux moments partagés avec lui continueront à animer l'existence de toute sa famille, de tous ses amis (es) ainsi que celle des Cempuisiens dont je fais partie.

Je viens une dernière fois le remercier pour son dévouement et sa très grande gentillesse. J'adresse à tous ses proches mes condoléances sincères et attristées. Merci Jean et bon vent…

Sachez que même loin de cet événement douloureux partagé par toutes et tous, je serai avec vous présent en pensée, en ce jour du 5 janvier 2010. Que le vent emporte Jean avec douceur… Gilles

De **Patricia Maublanc***,*

Oh quelle triste nouvelle et au moment des fêtes où tout le monde normalement s'amuse. Sa famille doit être très triste. En tout cas, je garde de Jean un merveilleux visage au mois d'octobre où toute la journée il a souri.

De **Chantal Hamelin-Achard***,*

Toutes mes condoléances à la famille de Jean. Les Cempuisiens restent unis par delà la vie.

De **Monique...**

Je me joins à tous les Cempuisiens pour adresser à la famille de Jean mes plus sincères condoléances attristées.

De **Christian Poletto***, Je n'ai pas connu Jean Saïdi. Mes condoléances à sa famille et ses proches.*

De **Didier Magne***,*

Mon Cher Guy, transmets mes condoléances à la famille, nous ne pourrons être là. Amitiés, Didier.

De ***Ange Filoreau,***
Je viens juste d'ouvrir mes mails nous étions partis à Argeles pour les fêtes ; cela m'attriste énormément. En ces temps de tristesse par le décès de l'un des nôtres. Connaissant un peu Jean, je suis persuadé qu'il n'aurait pas apprécié que nous soyons tristes en ces jours de fête.

De ***Sauveur Miceli,***
Je ne l'ai pas connu, mais je suis sincèrement désolé pour sa famille et ses amis.
Merci à toi de continuer de maintenir ce fil ténu entre quelques Cempuisiens... Amicalement, Sauveur.

De ***Daniel Reignier et Ginou****, sa fille,*
De notre Normandie profonde, nous serons avec les Cempuisiens présents avec toi pour adresser un dernier hommage à notre camarade Jean, par la pensée, au moment de nous quitter pour l'éternité. Mais il restera pour nous l'homme chaleureux que nous avons côtoyé toujours avec plaisir. Guy, veux-tu présenter nos condoléances à ses enfants. Merci ! Ginou et Daniel.

De ***Joëlle Maublanc,***
Petite tâche sombre Guitou, car j'ai appris par ton message, que Jean était parti. Oh, bien sûr, je ne le connaissais pas très bien, mais je sentais chez cette belle personne, une magnifique envie d'échanger, d'aimer les gens, et ce sourire dont il ne se départissait pas me touchait. Il en a sûrement fallu du courage, pour nous faire oublier sa douleur et sa fébrilité... Et puis quoi ? Il y est tout à fait parvenu... Je n'oublierai pas son tendre au revoir d'octobre... Lui savait sûrement que c'était le dernier. Si son talent fut de nous faire croire que nous nous reverrions bientôt.... donnons-lui raison. Je pense à sa famille et à ses amis proches... et j'ai envie de me taire. J'assisterai à la cérémonie à Nanterre.

De ***Arlette Maroux,***
Bonsoir Guy. En effet, triste nouvelle. Je n'ai jamais rencontré Jean, mais curieusement, je le connaissais au travers d'une certaine Henriette, qui fut en son temps, Gérante du Cempuisien. Il y était souvent question de Jean Saïdi, très fidèle en amitié, fidèle « aux» Cempuisiens, et très très apprécié. J'étais très jeune, j'habitais déjà le 10e arrondissement, et je m'imaginais, un jour le rencontrer... en fait, il était mon voisin... il demeurait au 35 rue de la Grange aux Belles. Je voulais associer un visage à ce nom si souvent cité. J'ai par la suite intégré le « bureau », mais Jean avait quitté Paris pour le Sud de la France. Voilà une histoire vécue, un souvenir, parmi tant d'autres. C'est ainsi que j'aurais pu citer ce Nom, jamais oublié, comme si je l'avais toujours connu. Je comprends à présent que son décès ne laisse personne insensible, je suis moi-même touchée. À tous les membres de sa famille, je présente mes condoléances très sincères.
Amités et bises Cempuisiennes. Sont comme ça, les Cempuisiens !!! Arlette

De ***Lucien Duflot,***
Je suis désolé de ne pouvoir assister aux obsèques de Jean, je suis de tout coeur avec sa famille et vous tous. Amitiés Lucien.

De ***Christian Bard,***
Je ne pourrai pas être présent à la cérémonie d'adieu pour Jean ; cependant je me joins à vous par l'esprit pour soutenir ses proches dans ce moment éprouvant.

De ***Christiane Kramp,***
Attristée par le départ de Jean, peux-tu présenter, de ma part, à sa famille mes sincères condoléances.

De ***Jean-Yves Nantois,***
Je partage la douleur de la famille et des Cempuisiens, mais je ne pourrai pas être à la cérémonie ; toutes mes condoléances à ses proches. Jean-Yves.

De ***Philippe Lavacquerie,***
Je ne pourrais être aux obsèques de Jean. Je te prie de présenter de notre part nos sincères condoléances à la famille.

De ***Jacquy Legat,***
Nous étions ensemble à Cempuis dans les années 47 52, j'adresse à sa famille mes condoléances.

De ***Guy Hachour,***
Jean avait un geste naturel. Lorsque je lui posais une question au sujet de la marche de l'association, lorsque j'avais une décision à prendre, lorsque je doutais et l'interrogeais, il me mettait la main sur l'épaule et me disait « Mon petit Guy, j'ai une entière confiance en toi, je sais que tu feras au mieux des intérêts des Cempuisiens » ; C'est ce geste fraternel de Jean que je retiendrai à tout jamais.
Lorsque je suis arrivé à Cempuis, en 1955, Jean était un Grand, il avait quinze ans, moi six. Jean était à la fois craint et respecté. Craint par les grands garçons les plus « enquiquinants », car ils savaient qu'ils auraient affaire à lui s'ils leur prenaient l'idée d'embêter un « petit ». Respecté, car bien sûr cette crainte était fondée. Jean était un grand gaillard d'une extrême gentillesse et jouissait d'une aura de prestige auprès des plus jeunes. Cette aura il l'a conservée après son départ, son nom, comme de rares autres, était devenu mythique.
J'ai revu Jean à l'aube des années 2000. Il avait décidé de donner un coup de main au Comité de l'Association. Puis, de coup de main en coup de main, il a – dans des conditions difficiles – accepté d'en prendre la Présidence. Cette Présidence, il la quitte dans l'exercice de la fonction.
Jean était très apprécié de ses camarades Cempuisiens, toujours à l'écoute, d'humeur égale, souriant, convivial. Il m'est arrivé de le lui reprocher, car je le trouvais trop « coulant » ; dans ce sens nous étions complémentaires. Avec Roland Léonard et Danièle Gareau, nous formions un quatuor efficace. Nous voici nous aussi un peu orphelins.
Acceptez, Danielle, Benoit, Emmanuel, mes condoléances attristées.

De ***Roger Le Blevec,***
Je viens d'apprendre par communiqué téléphonique d'une Cempuisienne, la triste disparition de Jean Saïdi, mon compagnon de foot, saison 54/55, où nous étions prêtés à l'équipe de Grandvilliers. Je repense aussi à notre Pentecôte 2009, qui s'était si joyeusement passée, entremêlée de chants et de souvenirs au réfectoire. Je salue la mémoire de Jean, qui, à la tête de l'Association, puis de l'Amicale, a été un exemple jusqu'au bout. À ses enfants et à toute sa famille, j'adresse mes condoléances émues. Roger

De ***Jo Labrousse,***
J'aurais aimé être présente, malheureusement je suis actuellement hospitalisée. Bisous à tous et sincères condoléances à la famille. Jean était vraiment un type formidable. JO.

De ***Bernard Noclercq,***
Une pensée pour Jean avec qui j'étais à Cempuis dont je viens d'apprendre le décès par Roger Leblévec.
Bernard (Cempuisien de 1946 à décembre 1956)

De ***Victor Amata,***
De retour de Haute-Savoie, j'apprends par tes messages le décès de Jean Saïdi (même âge et même jour d'entrée à l'O.P. que moi et d'autres dont je n'ai pas de nouvelles). Bien que n'ayant pu assister aux obsèques, je te remercie de m'avoir tenu informé. Je savais qu'il souffrait depuis quelque temps d'un cancer, mais sans imaginer qu'il nous quitterait aussi rapidement. Mes sincères condoléances à sa famille.

❁❁❁❁❁

Ce cinq janvier 2010, nous étions quinze Cempuisiens et amis de ceux-ci à rendre un dernier hommage à notre ami, à notre frère, Jean.

Marcel Vigneron (venu tout spécialement de Brive), Monique Bernard – qui prit en charge Marcel, Roger et Josette Grappey et une amie, Régine Maublanc, Joëlle Maublanc, Danièle Gareau, Patricia Lefebvre, Viviane Triquet, Bernard Triquet, Ange Filoreau, Danielle Rochet, René Fressinet, Guy Hachour. De nombreux Cempuisiens auraient souhaité participé à cette cérémonie d'adieu, mais les contraintes de la vie ou l'éloignement les en empêchèrent.

Marcel et Roger nous lurent quelques mots, Monique interpréta quelques airs à la harpe, puis « La marche des Cempuisiens » retentit.

Hommage à Jean Saïdi par Marcel Vigneron :

Chère Danielle, cher Emmanuel et Benoit vos enfants, chers Anciens et Anciennes, « ses frères et sœurs » de l'O.P. (Orphelinat Prévost), pension à l'histoire si particulière où Jean a passé près de onze années depuis qu'il y était entré en 1947 à l'âge de 7 ans pour n'en sortir qu'en 1958 âgé presque de 18 ans.

Chers amis de Jean à qui nous adressons aujourd'hui un fraternel et solennel adieu après que la vie, après une longue, douloureuse et foudroyante maladie, vient de le quitter le jour de Noël, paradoxalement célébré sous le beau nom de Fête de la Nativité alors que c'est un deuil qui nous réunit.

Au nom de l'association des anciens élèves de l'institution départementale Gabriel Prévost (nom de son fondateur) permettez-moi de relater seulement et simplement en quelques mots les conditions qui ont conduit Jean à en devenir son Président.

À la veille de parvenir à mes 80 ans et bien qu'encore en relative bonne santé j'ai demandé à mes camarades du Comité d'envisager mon remplacement à la responsabilité de Président de l'Association que j'assumais depuis 10 ans. C'est une tâche qui, sans être écrasante, exige pourtant une responsabilité certaine ; vis-à-vis des membres de l'Association bien sûr, mais également vis-à-vis de la préfecture de Paris qui a la responsabilité de l'établissement depuis sa création.

Membre du Comité depuis un certain nombre d'années, Jean fut normalement pressenti. Après mûre réflexion, il a finalement accepté de devenir notre Président, responsabilité qu'il assume depuis 2003. Le numéro 207 du Cempuisien - bulletin de l'association - récemment adressé aux adhérents, a publié les deux dernières interventions de Jean pendant la Pentecôte 2009 à l'O.P., dans la cour d'honneur de l'établissement et devant le caveau où reposent les cendres de Gabriel Prévost décédé en 1875.

Jean, c'est sur le rôle du comité à la tête de l'association des anciens que je veux clore ce modeste hommage que nous te rendons aujourd'hui devant Danielle et vos enfants, devant tes amis. Depuis plus d'un siècle, des élèves de l'O.P., filles et garçons, devenus anciennes et anciens, ont tissé l'oeuvre de l'Association en devenant membre d'un des très nombreux Comités qui ont eu en charge les affaires de l'Association, aujourd'hui encore en dépit des graves difficultés que l'on connaît. Bel exemple de solidarité auquel Jean a toute sa part. Adieu Jean. Adieu et merci.

5 janvier 2010, Marcel Vigneron.

Hommage à notre Président Jean Saïdi, par Roger Grappey

Lorsqu'au mois de décembre le téléphone sonne, aussitôt je réponds… c'est notre amie Monique Bernard qui m'annonce « Tu sais Roger, Jean est décédé ». Même si je savais que notre cher Président était bien touché par ce fléau, une grande tristesse m'a envahi ainsi que mon amie Josette (bien qu'elle ne le connaissait que depuis peu de temps, elle l'avait trouvé très accueillant). J'ai été informé par Guy que la cérémonie aurait lieu au funérarium de Nanterre, puis le service religieux au crématorium de la ville. Josette, une amie et moi, l'avons informé que nous y assisterions.

À notre arrivée, nous avons été touchés par l'importance des amies et amis présents. J'ai présenté mes condoléances à Danielle, sa femme, ainsi qu'à tous les siens. Après avoir rendu un dernier hommage à Jean, nous nous sommes dirigés vers le crématorium où nous avons retrouvé les Cempuisiennes et Cempuisiens pour assister, famille et amis réunis, au service religieux. Le prêtre a fait l'éloge funèbre de notre ami trop tôt disparu et notre amie Monique Bernard a dédié un morceau de musique à la harpe, vœu de Jean.

Notre ancien Président Marcel Vigneron a ensuite retracé le parcours de Jean, depuis ses onze années passées à l'O.P. de 1947 à 1958.

De son parcours associatif, Jean a été élu Président de notre Association, succédant ainsi à Marcel. Il a assumé son poste avec brio, nous accueillant toujours avec le sourire, et ses premiers mots nous mettaient à l'aise dès notre arrivée sur les lieux d'une réunion d'anciens : Assemblée Générale, déplacement à l'O.P. à la Pentecôte, repas d'automne.

Après l'intervention de Marcel, j'ai proposé de dire quelques mots à l'intention de Danielle, de ses deux enfants et de toute l'assistance. Mon discours a été assez bref, car Marcel Vigneron avait pratiquement tout dit sur notre Cher disparu.

Je voulais simplement communiquer que cette disparition a laissé un grand vide dans la famille cempuisienne.

Mais, sachez tous, la famille, les Anciennes et les Anciens de l'O.P. que nos pensées et nos cœurs seront toujours avec Jean.

5 janvier 2010, Roger Grappey



M Jean-Jacques Barbier est décédé le 19 septembre 2009 à son domicile d'Epinay sur Seine à 89 ans. Entré à l'O.P. en 1925 à l'âge de 5 ans, il le quittait en 1937 âgé de 17 ans. Durant deux décennies, années 60 et 70, Jean-Jacques collabora activement à la vie de l'association, il écrivit pour le bulletin de nombreux articles sur des sujets extrêmement divers.
L'Amicale cempuisienne prie la famille de Jean-Jacques de recevoir ses très sincères condoléances et l'expression de sa profonde sympathie.

Outre une gerbe de fleurs qui fut envoyée, l'association était représentée le jour des obsèques – 23 septembre 2009 – par Guy Hachour.
Vous pourrez lire dans ce bulletin un émouvant témoignage écrit par Alain Barbier.



Chère Solange,

À la lecture, le 23 septembre, du site « Annonces » de la galerie photo du Cempuisien, j'ai été surpris d'y lire l'annonce du décès de Jean-Jacques Barbier. Brutale a été cette annonce ; elle l'est toujours lorsqu'elle désigne un ami, un camarade, un être fraternel.

À Solange courageuse, à ses enfants, à toute sa famille va notre affection.

Ginou et moi partageons leur douleur et leur peine.

Ginou et Daniel Reignier.

Quelques messages d'encouragements, de remerciements et de vœux

De Mme Jacqueline Le Gourrierec (Tharreau) : Merci pour la jolie carte envoyée pour mon anniversaire. Je remercie aussi le Comité des Anciens élèves de l'O.P. Me voici avec mes 81 ans. Je pense toujours à Cempuis ; que de souvenirs cela me rappelle ! Je me plais bien à la montagne. Pensées affectueuses des « Eygliers 05600 ». Merci pour la revue reçue hier. Je suis très heureuse d'y lire tout ce qui me rappelle de bons souvenirs. Meilleurs vœux pour l'année 2010.

De M Claude Landard : Je remercie le Comité de ses souhaits de bon anniversaire. Comité auquel j'ai participé pendant quelque temps. Merci mille fois. Claude.

De M Roger Grappey : Je te remercie pour la carte d'anniversaire. Amitiés d'un ancien de l'O.P.

De Mme Georgette Bazin (Legoupil) : Merci au Comité et à toi René de votre carte d'anniversaire. Je suis à présent une ancienne dont les années comptent. Tout va bien pour moi et je souhaite qu'il en soit de même pour tous. Soyez remerciés pour tout ce que vous faites. Amitiés à tous. Georgette. Merci pour Le Cempuisien. Amitiés au Comité.

De Mme Jeannine Dott (Le Buhé) : Ci-joint « petit-plus ». Bonne année à tous les Cempuisiens.

De M Daniel Renaudin : Cher ami Cempuisien. Merci à toi de faire le lien entre les vieux anciens pour penser à leur anniversaire au nom du Comité. Pour moi c'est un réconfort de recevoir cette carte de vœux, car je n'ai plus personne. Déjà 78 ans ; comme le temps passe et je me raccroche de plus en plus à mes souvenirs d'enfance. Encore merci à tous et toutes. Mes amitiés cempuisiennes.

De M André Calmy : Merci et bravo à tous ceux qui n'ont pas oublié Cempuis.

De Mme Ginette Boterberg (Lallemand) : Bon courage à ceux qui veulent continuer à s'investir pour l'O.P. Je formule le vœu que l'Amicale survive durablement. Je verse un « petit-plus » pour l'année 2010. Malheureusement, nous ne pourrons pas être présents le 24 janvier et nous le regrettons. J'en profite pour remercier René pour son envoi de fleurs à l'occasion de mon 83e anniversaire le 12 décembre. Bonne et heureuse année à tous.

De Mme Raymonde Loison (Lebrun) : Merci aux anciens du Comité. Votre jolie carte m'a mis du baume au cœur, c'est gentil de ne pas nous oublier. Dommage, je suis seule depuis dix ans et je ne peux me déplacer. Je pense à tous mes camarades de l'O.P. de 1933 à 1942. C'est triste de voir Cempuis nous échapper, nous y avons tellement de souvenirs. Bonne année et meilleurs souvenirs à tous.

De Mme Marie-Thérèse Mendez : Bonjour René : Je te remercie ainsi que l'association pour la belle carte pour mon anniversaire. Je vois que tu penses aux vieux anciens. J'espère que tu vas bien. Je pense avoir passé le mauvais cap. J'espère pouvoir aller au prochain repas. Je remercierai aussi l'O.P. sur le web, car je me suis rendu compte que les lettres ne passaient pas toujours dans le journal*. Grosses bises et amitiés cempuisiennes.

(NDLR. Je m'efforce de publier tout ce que je reçois. Guy Hachour)

De Mme M Jeannine Paris : … je voulais vous féliciter pour le journal plein de souvenirs. Comme vous le savez, nous avons été élevées dans le culte de Cempuis et nous n'avons vu que les bons côtés, mais quel plaisir de retrouver les photos de tous ces amis de papa… bon courage pour la suite de votre action

De Mme Monique Bailly (Gasté) : Super le petit journal de Jacques Bard, c'était vraiment ma période… j'aurais des commentaires à lui révéler. Je téléphonerai à Guy Hachour, car j'étais dans la classe de sa sœur Muriel ; j'aimerais savoir ce qu'elle est devenue. Que c'est bon de se replonger dans notre enfance.

De Mme Georgette Bassecourt (Tiberge) : L'article de Jacques Bard m'a beaucoup intéressé. Je l'ai trouvé « mesuré ». J'ai été à l'O.P. de 1925 à 1936. J'ai été très agréablement surprise de recevoir vos cartes de vœux et d'anniversaire, je vous en remercie. Bonne année 2010 à tous.

De Mme Annick Chapuis (Pestel) : Merci Danièle pour le compte rendu de l'AG du 18 janvier 2009. Je suis navrée de voir que quelqu'un des anciens a pu faire une critique aussi nulle sur les comptes. Merci encore aux membres du Comité. Le bulletin n° 206 est formidable, je l'ai beaucoup apprécié. Quel travail fourni !

De M Jean Compérot : Bon courage et longue vie à l'Amicale.

De Mme Renée Creusot : Je crois que je ne serai pas la seule de l'O.P. à vous dire un grand merci. À cause de mon âge et mon éloignement de Paris, je ne peux pas vous aider. Grosses bises.

De M Joël Debloux : Bonne année à tous les Cempuisiens.

De M Raymond Jégou : Chers Cempuisiens, j'ai pensé à vous dimanche. Je suis sûr que vous avez passé une agréable journée. Le plaisir de se revoir, de partager les bons moments ; ensemble à n'importe quel instant de la journée, en parlant des profs et des instits. Je garde de beaux souvenirs de notre école comme beaucoup d'entre nous ; n'oublions pas M Gabriel Prévost. Puis le passage forcé à l'Ile de ré et en Dordogne. Je vous souhaite une heureuse année, la santé, du travail, la réussite de vos projets. Amicalement. Je rajoute « un petit plus. »

De M Edgar Duquesney : Je suis attristé de voir la fin de l'Association. Mais il est évident que si aucun jeune ne veut s'investir un peu, cela ne peut continuer. Alors, « Vive l'Amicale ». Bon nombre de personnes ayant participé à l'A.G. (2009) me sont familières, pour d'autres, j'hésite ne me rappelant plus leur visage. Marcel Vigneron doit être le doyen, entré à Cempuis en 1947, je ne l'ai pas connu. Je ne pourrais pas me rendre au repas du 24 janvier, mais j'aurai une pensée pour vous tous. Merci à toute l'équipe qui continue à animer l'Amicale. Vous êtes supers. Amitiés à tous.

De M Roger Guillot : Merci à vous tous pour votre bénévolat dans la vie de l'Amicale et pour la réalisation du Cempuisien.

De Mme Louise Salmon (Loesche) : Ci-joint un « petit-plus » pour un ancien qui ne pourrait s'en acquitter. Bonjour à tous et en particulier à ceux de ma génération. Merci beaucoup pour votre jolie carte pour mes 86 ans (hélas). Irai-je jusqu'à 87, 88 … 100 ans ? Je ne l'espère pas, car la vieillesse est un naufrage comme disait De Gaulle. Je suis bien contente de profiter encore de mes arrières petits enfants et peut-être y aura-t-il une cinquième génération avant mon départ ? J'aurais bien voulu participer aux réunions, aux repas, mais cela se passe bien loin de chez moi et tous ces transports en commun me hérissent. Encore merci de penser aux anciens. Bien à vous.

De Mme Gisèle Epron (Hernandez-Tymen) : Merci pour Le Cempuisien. Je suis toujours contente de recevoir notre revue qui nous informe ou nous rappelle tant de moments vécus, les bons et les mauvais (les mauvais m'attristent beaucoup), que de méditations ! Mes meilleurs vœux à tous pour 2010 et en particulier aux membres du Comité – René Fressinet qui n'oublie jamais nos anniversaires. À chaque réception du Cempuisien, je lis d'abord les articles écrits par Guy Hachour tant je les trouve bien contés (*NDLR j'en rougis de joie !*). Après la disparition de mon beau-frère Robert Marchand (tellement gentil), je viens d'apprendre le décès de Jean Saïdi que j'ai connu tout petit puisque je suis sortie de l'O.P en 1948. Quelle tristesse ! Grosses bises à tous.

De M Christian Kuti : Comme d'habitude, un petit retard, mais voici « petit-plus », de quoi me faire pardonner. Mes amicales pensées à toute la famille cempuisienne.

De M et Mme Serge et Magali Lelong : Nous sommes désolés d'annoncer que nous mettons fin à notre adhésion à l'Association Cempuis. Nous vous souhaitons à tous de bien continuer avec l'Amicale nouvellement créée afin de garder les liens qui unissent tous ceux qui ont vécu Cempuis. Amicalement.

De Mme Claudie Poletti (Roger) : Je suis toujours très intéressée par les informations concernant les anciens élèves, doublement en tant que petite-fille de M Roger. Je vous remercie pour ce bulletin, toujours très intéressant.

De M Daniel Renaudin : …Avec l'espoir que l'Amicale durera encore très longtemps pour conserver le lien unissant les anciens Cempuisiens. Pour nombre d'entre nous, ce contact nous est profitable dans le sens où nous vivons seul et sans famille. Merci aux membres du bureau pour le dévouement dont ils font preuve. Amitiés aux gars et aux quilles.

De M Gérard Knop : Ci-joint ma cotisation et un « petit-plus » pour la caisse de l'O.P.

De Mme Linda et M Richard Bitoune : Tous nos vœux de bonheur pour 2010 à toute la famille cempuisienne. Bonne santé à tous.

De Mme Évelyne Sautet (Pellier) : C'est toujours avec grand plaisir que je m'empresse de lire Le Cempuisien dès sa réception. Merci pour toutes ces nouvelles. J'étais étonnée que personne ne réagisse à la récupération de son dossier. Je ne voulais pas lancer le débat, car je craignais de raviver des moments douloureux à plusieurs d'entre nous, ce fut mon cas. Je vous embrasse.

De Mme Mauricette Loeby (Monlien) : Chère Danièle. D'accord avec Marcel Vigneron… c'est Cempuis qui a fait ma situation, je lui dois tout. Merci René pour tes bons vœux. J'espère que cette nouvelle année nous donnera le plaisir de nous revoir. Les années passent et il nous est difficile, mon beau-frère et moi, d'aller et venir comme nous aimerions le faire. En attendant ce plaisir, je t'embrasse affectueusement et également les anciens que tu rencontreras. Un grand salut à vous tous.

De Mme Jeannine Bonnin : Ci-joint quelques photos. Fais-en bon usage pour la galerie. J'ai mis les noms des personnes y figurant. Je te souhaite de bonnes fêtes de fin d'année.

De Mme Ginou Reignier : Voici la cotisation de Daniel Reignier. Sorti en 1937, il a cotisé depuis 71 ans à l'Association ; un record non ? (peut-être le record !) Il a aussi travaillé bénévolement pour l'assos pendant de nombreuses années… Chapeau l'artiste ! Bien amicalement.

De Mme Christiane Lagoutte (Boulay) : J'ai été heureuse de participer au repas d'automne et de reprendre contact avec des Cempuisiens à cette occasion. Amicalement.

De Mme Sandrine Guillerme (petite-fille de M Jean-Jacques Barbier) : Bonjour Guy. L'ensemble de la famille Barbier « élargie » se joint à moi pour vous souhaiter à vous et vos proches une bonne et belle année 2010. Nous espérons qu'elle sera source de joies, de jolis moments et de grandes émotions. Nous tenions à participer à l'Amicale des Cempuisiens par un geste de soutien… de notre part à tous. Merci encore pour votre gentillesse un certain mois de septembre 2009… Bien amicalement.

De M Gilles Abdelmoumeni : Merci pour tous les efforts que vous consacrez à l'Amicale des anciens de Cempuis. Grâce à vous, celle-ci peut se pérenniser pour encore quelque temps. Je souhaite que l'année 2010, à travers le site cempuisien, permette de nouveaux contacts entre anciens. Bonne et heureuse année à tous.

De Mme Claudine Bergeron (Mouchart) : Bon courage et meilleurs vœux à l'équipe qui s'occupe de faire avancer l'assos.

De Mme Gisèle Bonin (Shin Yen Sheng) : Très bonne et heureuse année 2010 à tous. Désolée, Danièle, je ne pourrai pas venir au repas puisque le 23 je dois rejoindre ma petite famille anglaise (j'ai maintenant 3 petits-enfants).

De M Robert Houlou : Bien meilleurs vœux à tous dont à René Fressinet que je n'ai pas oublié. Merci pour votre dévouement. Déplacement pas possible cette année. L'année prochaine peut-être. Cordialement

De M Philippe Lavacquerie : Avec la présente carte, tu trouveras ma cotisation 2010. Je ne suis pas certain d'être présent au repas du 24 janvier. Je souhaite aux anciens Cempuisiens que l'année 2010 soit la meilleure de toutes celles passées

De M Roger Le Blévec : Bonne année 2010 à tous. J'espère du monde à la Pentecôte prochaine. Bien amicalement. Je serais d'accord pour un hommage à Jean Saïdi à Cempuis.

De M Gérard Weber : Danièle. Merci pour ton dévouement et bonne année 2010.

De Mme Odette Lopes (Merle) : Merci au Comité des anciens de l'O.P. de leurs souhaits de bonne année. Mes meilleurs vœux à tous. Amicalement.

De Mme Jeannine Marchand (Tymen) : Recevez mes meilleurs vœux de bonheur, de prospérité pour cette nouvelle année.

De Mme Maryvonne Plichon (Le Galle) : Bisous à toute l'équipe de l'Amicale. Amicalement.

De Mme Simone Petit (Directrice, avec son époux Jean, de la colo de mers dans les années 60) : Très émue que le Comité des anciens se souvienne encore de nous et des moments que nous avons passés ensemble. Je vous remercie très sincèrement et vous adresse mes vœux de bonheur et de santé à mon tour.

De M André Monnier : Meilleurs vœux au Comité et merci pour vos chaleureuses cartes d'anniversaire et de vœux. C'est agréable de voir que vous n'oubliez pas les très anciens Cempuisiens.

De Mme Monique Taboga : Merci de vos bons vœux. Nous vous souhaitons une bonne santé ainsi qu'à tous ceux qui vous entourent et beaucoup de satisfaction au sein du Comité.

De M Henri Wolf : Je te remercie de tes bons vœux et de ceux de l'O.P. Très bonne année à tout le monde. J'ai passé les fêtes de fin d'année avec ma fille Chantal. Sincères amitiés.

De M Maurice Chatelain : Je me fais l'interprète de mon père pour vous remercier de votre carte et vous adresse en retour tous nos souhaits pour 2010, santé, bons moments… Sincères amitiés.

De Mme Marcelle Boulé (Hollande) : Merci pour vos bons vœux. Je vous souhaite à tous une très bonne année 2010.

De M Jacques Palacio : C'est avec beaucoup de plaisir que Jacques a reçu votre carte pour son anniversaire. Au lit depuis 5 ans et demi, il ne peut absolument plus rien faire seul. Il vous transmet à tous ses sincères amitiés.

De Mme Régine Maublanc : Cette année s'est achevée tristement par la disparition de notre ami Jean. S'il avait dû prononcer un discours de voeux pour 2010, il aurait bien sûr eu quelque amertume de voir se dissoudre l'association tant vous l'avez portée durant toutes ces années, mais aussi assurément gardé plein espoir dans cette nouvelle Amicale, remercié chacun d'entre vous pour votre dévouement et, avec un large sourire, gagé ''qu'il en faut plus que ça'' pour décourager un cempuisien ! Cher Guy, je te félicite pour la qualité de tes bulletins ; la lecture en est toujours riche et très agréable. Bonne et heureuse année à tous. Régine.



La solidarité en action, « Un ami cempuisien au chaud pour l'hiver »

À l'automne dernier, nous apprenions avec stupeur que notre ami cempuisien André vivait sans domicile fixe, malade et démuni. Émus par l'« appel au secours » de son frère, nous avons formé, en un petit collectif (amis de province et d'île de France), une chaîne de solidarité pour lui venir rapidement en aide. Telles des petites fourmis, nous avons réuni de l'argent, acheté des vêtements chauds et de bonnes chaussures, contacté les services sociaux du Kremlin Bicêtre qui ont très rapidement, et conjointement avec l'hôpital Gustave Roussy, mis tout en oeuvre pour qu'André ait de nouveau accès aux soins, puisse dormir sous un « vrai toit », et percevoir une allocation due à son handicap. C'est ainsi que nous avons le plaisir de vous informer qu'il vit aujourd'hui « au chaud » et qu'il a repris goût à la vie. Il lui reste bien sûr un long chemin à parcourir, mais nous sommes fiers d'avoir pu contribuer – aussi modeste fut notre action – à ce que notre ami cempuisien retrouve sa dignité. Vous qui vous reconnaîtrez, soyez en tous fraternellement remerciés !

Guy Hachour

Bonjour Guy, toute mon appréciation pour tes écrits du dernier bulletin « Je me souviens ». La période 1945-1955 est aussi plus ou moins amusante, je t'en propose quelques-uns.

Roger Le Blevec élève à l'O.P. de 1945 à 1955

À la façon de « JE ME SOUVIENS… »

… de mon entrée à l'O.P. en juillet 1945. J'avais six ans. À la gare de Grandvilliers un vieux et brave cheval attelé d'un tombereau nous attendait, pour terminer notre voyage jusqu'à Cempuis. Debout comme Marie-Antoinette allant à l'échafaud.

… que pour conserver notre glissade l'hiver nous la recouvrions de neige. Mme Minotte, femme de service faisant le portage des repas pour l'infirmerie, fait la culbute avec les plats, sans gravité. Le lendemain, plus de glissade, le Surgé a fait verser de l'eau chaude et de la sciure de bois.

… que je suis souvent allé à pommes. Pris en flagrant délit, on m'a rasé la tête, seulement la partie arrière. Cela, deux jours avant la visite des parents. La honte devant ma maman.

… qu'à la menuiserie, M. Billy vérifiant la bonne tenue de la varlope de l'élève Pierre Descharles, il l'a reçue en pleine tête. Pierre m'avoua l'avoir fait exprès. C'était pas très sympa, « bille de bois » comme nous l'appelions, était l'un de nos meilleurs enseignants.

… du savon noir à l'atelier que nous collions au plafond, dégoulinades gluantes de stalactites.

… que nous ne mangions pas souvent à notre faim et être allé, avec une petite délégation, réclamer auprès de l'économe une amélioration des repas - M. Bailly lui était bien bedonnant - sans succès bien sûr, budget oblige.

… que Devismes à la gym faisait grimper les filles à la corde à noeuds en pratiquant l'exercice « de la main au panier. »

… d'un petit nouveau qui connaissait les paroles de La Marseillaise ; son interprétation phonétique était : « allons des enfants de la Patrick i que » ; je ne sais combien de fois nous lui avons fait chanter…

… de la chorale en sortie à Versailles, un concours de chant ; la partition était « le bourgmestre ». Une mauvaise présentation sur scène nous prive d'un honorable classement.

… que notre camarade Paul Pollard avait six doigts de pied ; il nous demandait notre chocosse en échange de nous montrer son infirmité.

… de cette femme employée en cuisine et au petit dortoir, Mme Moitié (une forte femme) qui m'a allongé une sournoise gifle derrière la tête parce qu'elle m'a surpris dans le jardin dégustant des fraises.

… des privations de récréation par Mme Volle (petit cul) si tu ne connaissais pas la table de multiplication.

… de mon premier Noël à Cempuis en 1945, des oranges pour la première fois, au goûter du Banania (on m'a donné comme surnom banane, seule Maryvonne Plichon Le Gall emploie encore ce surnom à mon égard). Le jouet est une panoplie de menuisier. Métier exercé pendant 42 ans dans la même entreprise.

… que lorsque M. Aubertin a réformé la fanfare, la salle des fêtes était en réfection ! Les premières répétitions avaient lieu au gymnase. Alors que je me balançais à la corde à noeuds avec mon alto sous le bras, le chef de musique m'a viré. Voici la raison pour laquelle, contrairement à ma soeur Denise, je n'ai jamais été musicien.

… que Mme Duplessis, cuisinière à Mers, récompensait par de grosses tartines de confiture le groupe qui avait pêché le plus de moules (au poids). Elle nous répétait souvent cette phrase : « toi qui est grand mon petit garçon va fermer la fenêtre ».

… que j'étais un saboteur ! Le Bouif, Théo Delaporte, ne me réparait plus mes groles. Je suis resté avec une galoche fendue dans sa longueur pendant longtemps. Pareil pour les chaussures de foot où il laissait dépasser les clous des crampons.

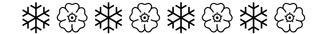
… des tours de cour, hiver comme été, en slip. C'était la punition du pion Joseph Francheski, qui devint plus tard maire d'Alfortville puis ministre auprès des personnes âgées sous Mitterrand. Lorsqu'il est parti, je ne l'ai pas regretté.

… des plus petits à qui et nous réservions notre trognon de pomme à celui qui disait « prem… » avant les autres.

… d'un pion sympathique qui amenait sa radio au dortoir pour écouter les rencontres de boxe. C'est sur ce poste, en octobre 1949, que nous avons appris la disparition de Marcel Cerdan.

… d'un pion, Lagoutte, venant du sud-ouest, passionné de rugby ; il nous donnait son journal l'Equipe. M. Lenthéric n'était pas d'accord il disait : « c'est plein de fautes d'orthographe. »

… qu'au dortoir des grands, Nord-Sud, le camarade Paul Coutant nous a fait pleurer de rire. Nous comptions sa série de flatulences, nombre et son impressionnants. À ma sortie de l'O.P., j'ai lu des bouquins sur le Paris historique. Un certain Joseph Pujol, pétomane, se produisait sur une scène parisienne. Vois-tu, Paul, tu aurais pu toi aussi avoir un métier et même pu toucher des droits d'auteur.



Romances sans paroles.

C'est en 1892 que le Moulin-Rouge présenta aux Parisiens blasés le numéro le plus extraordinaire qui ne fut jamais offert sur une scène de music-hall : le Pétomane.

Depuis que Marcel Pagnol, de l'Académie française, lui a ouvert les pages de ses notes sur le rire, il ne nous est plus possible d'ignorer ce personnage qui, en habit rouge

déroulait sur scène, sans aucun subterfuge et sans aucune pratique sécrète les airs à la mode ou les plus subtiles harmonies initiatives (!)

Joseph Pujol naquit à Marseille en 1857. Tout jeune il s'aperçut que son organe possédait la faculté d'aspirer l'air ambiant, puis de le restituer longuement. Gamin, puis au cours de son service militaire, il connut grâce à cette particularité quelque succès de société. Confiant de son étoile, il abandonna bientôt la farine (il était garçon boulanger) et monta un petit numéro à Marseille. Un imprésario l'entendit, s'enthousiasma et l'entraîna dans la capitale.

« C'est au Moulin-Rouge, écrit Yvette Guilbert dans ses souvenirs, que j'ai entendu les plus longs spasmes du rire, les crises les plus hystériques de l'hilarité. » Le succès de Pujol fut prodigieux. Toute la presse, tous les chansonniers firent écho (si l'on peut s'exprimer ainsi) au joyeux mélomane marseillais. Le pétomane se fit alors construire un théâtre ambulant, le théâtre Pompadour, avec lequel il sillonna la France, faisant fuser le rire sur son chemin comme une traînée de poudre. La guerre de 1914 éclata comme un coup de tonnerre au milieu de cette carrière triomphale (elle durait depuis un peu plus de 20 ans !) Le pétomane se retira dans sa ville natale et se remit à la boulangerie, se contentant désormais d'exécuter son numéro en famille, devant ses 10 enfants, quand il se sentait en voix.

Il mourut à l'âge de 88 ans en 1945. Mais il plane encore sur Joseph Pujol un mystère. Examiné par des médecins qui constatèrent avec stupeur qu'aucune supercherie n'entrait dans son jeu, fier de sa constitution insolite au point de poursuivre devant les tribunaux des imitateurs peu scrupuleux qui obtenaient un effet analogue par quelque artifice caché, le pétomane refusa de livrer son corps à l'Académie de médecine après sa mort. Son plus fervent biographe, son admirateur et son exégète, Jean Nohain, ne sait pas lui-même à quelle fantaisie de la nature Joseph Pujol dut d'être, en un siècle expirant, le héros tonitruant dont les trompettes de la Renommée clament encore la gloire à tous les échos, de la place Blanche à La Belle de Mai, de la foire d'Arpajon à la fête à Neuneu.

F.C. Guide de Paris mystérieux.

❄❆❄❆❄❆

❀Lors de la réunion de l'Amicale le 24 janvier 2010, un participant – *Christian Bard* – ❀a suggéré que le bulletin reprenne régulièrement dans son édition un appel – si ❀possible teinté d'humour – demandant aux adhérents de rappeler à leurs ❀contacts/amis cempuisiens que l'Amicale des anciens de l'O.P. tentait de fédérer ❀ceux-ci et qu'il ne tenait qu'à eux de nous rejoindre.

❀Voilà qui est fait ; pour l'humour vous aurez noté que c'est plutôt raté !

Lettre à mon ami Guy HACHOUR, le 22 novembre 2009, par une soirée de clair de lune, Christiane BOULAY (LAGOUTTE) élève à l'O.P. de 1963 à 1973.

Tu as écrit cet article en réponse aux lignes publiées page 51 du bulletin n° 200 qui ont elles-mêmes déclenché un tollé. Je n'ai pas lu le n° 200.

L'article commence :

« *Non ! vous aurez beau dire...* » Tu vas encore dire que je n'ai pas compris. Je ne peux comprendre si ce n'est pas expliqué.

Qu'importe.

Pour répondre en tant que lectrice et te donner mon humble avis en partage, comme tu nous invites à le faire, ami (e) s lecteurs (trices) en fin de page, au sujet de ton article du 8 juin 2006 nous confessant quelques sentiments amers sur ton vécu à Cempuis, ta souffrance, ton cri de révolte par rapport à la non-éducation dont tu te sens victime, le sens que tu donnes à l'éducation qu'on est en droit d'obtenir en temps qu'enfant, individu à part entière.

Ai-je bien joliment résumé tes propos ?

Tes confidences très personnelles, intimes, je les partage, en partie seulement, c'est bien normal.

Même, si on a grandi dans la même Institution, notre éducation n'a pas été semblable : au niveau de l'enseignement, des moniteurs. Dix ans nous séparent, une demi-génération. Ce qui ne veut pas dire que tout était parfait, tant s'en faut.

Tu nous parles de deux choses, pour faire court :

d'une part : d'introspection, relative à ta personne, de la maltraitance dont tu as fait l'objet ;

d'autre part : du sens général de l'éducation, de ce que tu en attendais, du bonheur, de l'abandon.

Je reprends ton article,

« je n'ai pas éprouvé une seule seconde de bonheur à l'O.P... manques d'affection, de tendresse, d'attention, de bienveillance, de sécurité, de soins (dentaires)... »

Pour réponse, je n'ai pas été aussi malheureuse que toi, dans l'absolu.

Des chagrins, il y en a eu. Du spleen d'être enfermée, de ne pouvoir malheureusement pas changer l'ordre des choses, les « grandes personnes » avaient scellé mon destin qui m'échappait, avaient parlé pour moi, pour « mon bien ». On ne pouvait plus rien. Mon avis n'avait pas été recueilli. On ne pose pas de questions aux enfants qui n'ont pas droit à la parole.

Mme MARTINETTI, assistance sociale de la Préfecture de Paris, avait signé en bas, à droite, un ordre d'internat pour 10 ans : une éternité pour une enfant de six ans, frêle, timide, qui monte les marches de la Cour d'Honneur, puis celles de l'Allée des Marronniers, avec une larme aux coins des yeux. Tu fais ton entrée dans ce monde particulier, hostile, sous les regards amusés des autres pensionnaires.

Ma révolte était tout intérieure, les cris ne servaient à rien, encore moins les larmes, que je pouvais verser, seules sous mes couvertures, quand tous les autres dormaient, en silence, murée dans mon désespoir de ne pouvoir sortir jamais de cette « institution » au sens solennel du terme, de ne jamais connaître la vraie vie à l'extérieur du périmètre de la pension, la chaleur d'une famille « normale ».

Au moins, je savais. Pas de mensonges, pas de promesses de sortir avant le terme. On tirait un trait imaginaire, on comptait les mois, les années qu'il nous fallait vivre jusqu'à notre sortie définitive, libératoire. C'était si loin, hors du temps présent.

Pas le choix !

Je devais faire mienne cette vie nouvelle, à l'ombre des grands arbres, me conformer à cet ordre nouveau, M'ADAPTER au plus vite, pour sauver ma peau, et rendre plus doux ce quotidien difficile, semé d'embûches.

Donner du sens à ce vécu. Comprendre très tôt que le salut se trouve au bout du tunnel, 10 ans après. Interminable.

Que la pension n'est qu'une passerelle ! L'enfance sera finie, hélas ! Enfance volée !

Comment faire pour sourire, être heureuse, dans cet environnement sévère ? Être à l'écoute, profiter du savoir, des connaissances transmises, comme dans un jeu, à la récré, échanger des intentions, être réceptive, réactive, donner le change, prendre le train en marche, être présente, se distinguer, sans se singulariser.

Être là, quoi ! Exister en un mot !!! Trouver son salut.

Être heureuse malgré l'adversité !

J'ai retrouvé pareil sentiment dans la résilience définie par Boris Cyrulnik :

« la résilience définit la capacité à se développer quand même, dans des environnements qui auraient dû être délabrants »

Cette définition me convient parfaitement.

« Tout en soulignant que la résilience n'est synonyme ni d'invulnérabilité ni de réussite sociale, vous évoquez notamment Barbara, traumatisée par l'inceste et la guerre, qui a pu dire : "*J'ai perdu la vie autrefois. Mais je m'en suis sortie puisque je chante*".

Voilà un exemple type de résilience !

Exactement : je m'en suis sortie, ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas été affreusement blessée et que cela ne m'a rien coûté. Il y a des issues possibles : l'engagement affectif, intellectuel, social et la créativité artistique, même si ce n'est pas la voie la plus facile. Pour s'en sortir, il faut disposer très tôt de ressources en soi et pouvoir bénéficier des mains tendues ou tuteurs de résilience. »

Un évènement donné n'est pas perçu par chacun de la même manière. Tout dépend de la représentation mentale qu'on va se faire de la situation, de l'importance qu'on va lui accorder selon notre personnalité.

Une signification forcément différente selon les époques. Pour Cempuis, énorme selon les années, tant sur le plan matériel qu'éducatif, les courants éducatifs changeant en fonction des orientations politiques.

Non pas parce que l'on est égoïste, non à l'écoute, comme tu le prétends en fin d'article.

Non pas que seule la période vécue par chacun est la « seule, la vraie » comme tu l'écris, mais elle est UNIQUE en son temps, avec des chagrins, des difficultés inhérents chaque fois, une tranche de vie, pas mieux, pas pire, mais forcément DIFFÉRENTE, une parmi tant d'autres, une parmi les autres promotions. *(NDLR C'est exactement ce que je voulais faire comprendre. Chacun voyant SA période comme unique, différente, CONSIDÈRE qu'elle est la seule VRAIE ; or, toutes sont vraies, car toutes sont réelles. Il y a du chemin entre ce que je pense et entre ce que je pense que pense autrui ! Quant à « pas mieux, pas pire »... non, oui, si, quand même...*)

On pourrait comparer les promotions, comme les séries pour les courses à pied. Une fois lancée, il faut arriver au bout, alors là, le chemin est long. Un vrai marathon. Un labyrinthe.

Tu parles « d'empathie » en fin d'article ; je ne pense pas qu'elle soit absente pour certains en raison d'une carence éducative. Pour moi, l'empathie réside essentiellement dans des aptitudes psychologiques de compréhension d'autrui, c'est une capacité, avant d'être une qualité. Une personne peut très bien être à l'écoute, mais ne pas percevoir les émotions de son interlocuteur. C'est très subtil, et non donné à chacun.

Personnellement, je n'ai pas de dettes, pas de compte à régler avec le passé. Je l'ai assimilé, digéré, oublié. Non !, juste archivé, classé, tapi au fond de ma mémoire, en veilleuse, prêt à jaillir comme un éclair, à déborder à l'improviste, inopportun.

Le temps est passé, la vie a continué avec d'autres choses à construire.

L'avenir, ou le peu qu'il en reste me préoccupe.

Je n'ai pas de nostalgie, seul un esprit mélancolique parfois.

Ma seule révolte, s'il en faut, serait de n'avoir pas pu choisir de suivre mes études selon mes capacités, j'avais des aspirations, des passions. J'ai dû me résoudre à suivre une formation de secrétaire, un métier servile et peu gratifiant dans lequel je ne trouvais aucun épanouissement à mon « intelligence », mais des tâches ingrates, peu reconnues, à répéter à l'envi. Une culture pédagogique tirée vers le bas et pour la masse : toutes les filles seront secrétaires ! quel destin original ! Difficile ensuite de s'en échapper.

Pour évoquer le corps enseignant, j'ai gardé de quelques professeurs une excellente image. Certains ont contribué très largement à ma bonne éducation. Notamment, pour le sport, matière souvent dilettante pour bon nombre d'enseignants, une véritable éthique m'a été inculquée dès ma plus tendre enfance par M. Adrien OULERICH, je n'aime pas citer de nom, mais je ferai une exception, une discipline de vie, un sens aigu de l'intégrité morale et physique. J'aimais son petit sourire très discret, son bonheur voilé, quand nous remportions une victoire, c'était aussi la sienne.

Grâce au sport, nécessaire à mon équilibre, j'ai refusé ma 1ère cigarette, mon 1er joint, très en vogue pourtant, passant pour rabat-joie. Je faisais partie de cette grande famille qui se retrouvait sur les stades, dans les gymnases des jeudis, des dimanches entiers. Les athlètes avaient grâce à mes yeux.

Je n'évoque pas la fanfare, ni la chorale, véritable culte de Cempuis, réservées aux élites, paraît-il ? Je ressentais le plaisir de répéter les morceaux musicaux, de jouer à l'extérieur, de participer en choeur au concert. On ressent une véritable force, un courant passe. Les silences sont palpables, théâtraux. On fait partie du même équipage, comme sur un bateau, que la mer soit bonne ou mauvaise, vogue la galère.

Les enseignants de nos établissements actuels ne sont guère investis d'une mission culturelle de grande qualité, pour faire la comparaison.

Je n'ai gardé aucun souvenir des surveillantes, de quelques surveillants, tout au plus.

J'ai eu de la chance, j'étais bonne en classe, très vive et intéressée, une mémoire aiguisée, je pigeais tout, tout de suite. Ça aide beaucoup à traverser les épreuves de la vie en collectivité.

Cependant, je suis consciente d'avoir vécu une enfance hors du commun. Je suis fière d'avoir pu m'en sortir sans trop de bleus à l'âme.

Contrairement à toi, je n'ai pas été privée d'affection, de tendresse, voire d'amour parfois.

Pas comparable avec le baiser du soir d'une maman, ou d'un papa, après nous avoir conté une histoire pour le coucher.

De papa, je n'ai eu. À mon grand regret. Je n'ai eu de cesse de questionner ma maman, de réponse je n'ai eue. Avoir une moitié de parents, on se sent démunie.

J'ai cherché longtemps le regard d'un père, de substitution, à travers tous les hommes rencontrés. Juste un regard, dans lequel je me serais reconnue. Un regard pour exister. Certains n'ont pas compris, mal interprété.

Longtemps, j'ai eu honte de cette absence de père inconnu. Ma maman disparue, j'ai renoncé depuis. Quelle importance, on se construit tant bien que mal.

Pourquoi avions-nous été placés à Cempuis ? On entendait parler des cas sociaux, comme assimilés aux délinquants, aux bons à rien, à la « racaille ». Une injure !

Pour la plupart d'entre nous, ce n'était pas les enfants qui présentaient des difficultés, mais le milieu familial qui était déficient : parents alcooliques, violents, travail de nuit, parent unique, malade, invalide (c'était mon cas). J'ai été placée à Cempuis, car ma maman ne pouvait matériellement pas subvenir à mon éducation, et ne possédait pas l'énergie que requiert un enfant au quotidien.

Mon intégrité physique ou morale n'était pas en danger (comme tu le soulignes P.25, fin de page). Il n'y avait pas de déviances, pas de perversions.

Pour moi, le placement à Cempuis a été une chance. Je me suis souvent demandé comment cela aurait pu être ailleurs.

Pour reparler de l'éducation à Cempuis, il est révoltant, insupportable, d'avoir été la proie d'éducateurs qui n'en avaient que le nom, mais une conduite abjecte auprès des enfants en évoquant le racisme dont tu as été victime durant les évènements d'Algérie (*NDLR entendons-nous bien, je n'ai entendu qu'une fois un personnel de l'O.P. tenir des propos à caractère raciste - voir le bulletin N° 201, P24 -, les autres enfants oui, souvent !*), que pas une fois, tu aies entendu ton prénom, un peu d'humanité pour ton identité d'enfant.

Comment peut-on respecter les autres quand nous-mêmes avons été l'objet de brimades répétées, de violences diverses ? Je comprends ta rancoeur.

Quant aux soins dentaires négligés, c'est purement SCANDALEUX !!!

J'en ai été victime aussi.

J'ai une peur bleue du dentiste, encore aujourd'hui. De cette odeur qui m'a marquée à jamais, je l'ai au fond de ma mémoire. Je revois comme si c'était hier, cette tête aux cheveux clairs, avec des lunettes chaussées sur des yeux bleu acier, un air sévère, se pencher sur moi, sentant son souffle, m'intimant de ne pas crier, ni bouger, durant « les soins », me menaçait d'un geste brusque. J'avais six ans. Il n'avait rien de rassurant, son sourire était mécanique, froid. On attendait dans la salle d'attente, en tremblant. La tension montait dans ma tête. Quand il appelait : « *BOULAY* » d'un ton sec, je me levais, chancelante jusqu'à son maudit fauteuil et tous ses monstres désarticulés, robotisés : la fraise, les roulettes, les rabots, objets figurant dans un atelier de menuiserie, la lampe puissante m'aveuglait, symboles de torture. On entendait les autres qui passaient avant nous hurler, le mot est faible. Nous étions terrorisés, liquéfiés. On lisait la peur sur les visages, c'était terrifiant ! On aurait tous voulu être ailleurs.

En un rien de temps, notre petite bouche devenait un champ de bataille, du sang giclait sur notre blouse, malgré le mince bavoir posé sur nous.

Pour les enfants que nous étions (cas sociaux), le dentiste n'était pas bien payé sans doute. Les anesthésies trop chères pour nous, enfants parias. Pas un effort, ni gentillesse. Du travail bâclé, irréparable ! Des dents arrachées dans la douleur, inutile de traîner plus ! Pas d'apitoiement ! On pleurait, et on avait mal longtemps après. En quittant cet endroit détesté, lugubre, on oubliait un court instant la prochaine convocation hebdomadaire.

Quand arrivait malheureusement le jeudi matin, le « surgé » faisait l'appel dans la cour, mon nom retentissait, il fallait vite se mettre en rang pour partir en camionnette vers Grandvilliers, je me cachais parfois 5 min dans les toilettes pour que l'on m'oublie. Ce n'était pas possible. Le sursis était bref. Je devais me résoudre à sortir de ma cachette inopinée. Je finissais à contrecœur, et dans la crainte, par y aller. On riait jaune durant le trajet. Une véritable angoisse ! Cela a duré des années. Même maintenant, je dois me raisonner à chaque fois lors de mon rendez-vous de circonstance, me dire que c'est absurde, et que tout ça est enfantin.

La faute à ma maman, dans l'insouciance. Pauvre parmi les plus pauvres, elle avait deux à trois billets pour vivre son mois, obligée de compter les centimes pour manger. Elle m'apportait des paquets lourds de friandises, tout son amour était dans les Chamallows et autres douceurs, toutes meilleures les unes que les autres.

Je les voulais toutes pour moi tant je savais le prix des choses, la peine pour elle, le sacrifice. La joie dans ses yeux quand j'ouvrais quelques paquets, je m'en souviens. Je lui disais tout mon plaisir, et l'embrassais dans un élan, heureuse, et à la fois embarrassée par ces offrandes. Chaque bonbon valait de l'or, un franc mis à la place du jambon- beurre de la brasserie, place de Passy, ou de la cafèt' Gare St-Lazare, avant de prendre son train de banlieue pour Houilles/Carrière visiter sa sœur jumelle. Je lui disais doucement, sans la froisser, d'en apporter moins la prochaine fois, mes paroles restaient vaines. Dès la fin de la journée, la convoitise des enfants sans amour, sans visite, sans bonbons, ni sucreries, était forte au vu de mes victuailles. Enfant unique, je partageais tous mes bonbecs à contrecoeur. On m'en volait un peu aussi. Je ne lui en parlais pas. Elle me faisait jurer, à chaque fois, de les déguster juste pour moi, je promettais pour sa quiétude tout en sachant mon mensonge lourd et maladroit J'avais mauvaise conscience. Elle m'aimait de tout son être, j'avais le coeur serré, lorsqu'il fallait se quitter au 4e coup de klaxon du car de M. Robert. Il ramenait les parents dans leurs misères, leur solitude et leur tristesse, leur maison vide sans rires d'enfant, des photos jaunies punaisées sur les murs leur rappelaient leur existence. La jungle nous attendait, plus de parents, plus de douceurs, comme tu le dis si bien.

Enfants mis de côté, trop vite adultes sans nos parents ; avec des pions sans vocation, tuteurs de fortune, parfois dévoués, juste de passage pour finir leurs études ou ayant besoin d'un emploi alimentaire provisoire.

La diversité, mot à la mode des temps modernes, tendance du moment, fait aussi la richesse et déploie des modèles référents.

Cette mixture éducative basée sur les valeurs de notre morale judéo-chrétienne est balancée en vrac. Les « valeurs », l'enfant les apprend sur le tas, en regardant, en écoutant. Il fait siennes les conduites propres à son cœur.

C'était un monde violent, plein d'injustices. Mais l'équité n'existe pas. Pure utopie !

Je clos là ce chapitre inachevé. Je lâche prise, je m'arrête ici, sur le chemin. Je pourrais encore écrire des pages... Je n'ai que peu parlé d'éducation. Le temps me manque, on ne peut pas parler de tout.

Tu pourras le publier si tu le souhaites dans un journal, au moment qui te semble opportun.

Je n'ai fait aucun brouillon. Juste aligné des phrases, les unes après les autres. J'espère l'ensemble assez cohérent. Le temps est loin des rédactions.

Ouf, la nuit desserre son étau. Le soleil poindra dans quelques heures.

Ces souvenirs, ces idées, tellement intimes sont susceptibles d'engendrer une lassitude au fil de la lecture.

Ami(e) lecteur(trice), peut-être ne lirez-vous pas ces pages trop longues, je vous pardonne votre ennui. Merci pour votre aimable attention.

Merci Guy,de m'avoir permis de coucher ces quelques lignes, parfois douloureuses tant le souvenir est là présent.

Une pensée fraternelle à tous les Cempuisiens(nes).

Christiane Boulay.



« LOIN DES BRAS » de METIN ARDITI

Extraits : ACTE SUD août 2009

– Ici, c'est la foire aux voiles déchirées. Chacun a subi la tempête. C'est d'ailleurs ce qui nous rassemble. Les élèves, les professeurs, le personnel... Il y aurait du boulot pour une escouade de couturières... Du genre qui cousent sur des machines à gros fil ! Des enfants qui, à sept, huit, dix ans, croisent à peine leurs parents... Qui des mois durant ne reçoivent aucune caresse... Qui restent à l'Institut des huit, dix, onze ans ! Vous imaginez leur état à la sortie ? Ils resteront des mal-aimés toute leur vie.

– Si les parents les placent à l'Institut, c'est pour des raisons graves, non ?

– Il y a toujours un bon motif. Ces enfants, ce sont leurs parents qui les ont écartés. Alors, ils mettent les choses au point... C'est leur façon de retrouver une dignité. Ils règlent leurs comptes par l'intermédiaire de l'Institut. Ce qui les sauve, voyez-vous, c'est qu'ils ne se rendent pas même compte qu'une déchirure existe. Elle fait partie d'eux-mêmes. Ils ont appris à naviguer avec. D'ailleurs, ce sont des marins redoutables... Les coups de tabac, ils aiment ! À côté d'eux, les voiles non déchirées, c'est des chiffes molles...

Ils ont subi une trahison. La première de leur vie, et sans doute la pire. Plus cruelle que tout ce qui pourra leur arriver par la suite. Ça les durcit terriblement. Mais bon, ça les prépare... D'un côté, en les mettant à l'internat, on les prive de la vraie vie...

– La vraie vie ? … Qu'est-ce que c'est ?

– La table familiale. Les retrouvailles du quotidien. Les petites consolations, les bras d'une mère... Regardez les tout-petits... Ils ne savent plus ce que c'est, les bras d'une mère.

En même temps, on les plonge dans une autre vraie vie. Celle des abandons et de la solitude... Peut-être que c'est ça, la vraie vie... Mais après ? Comment pouvoir compter sur l'amour de l'autre sans craindre d'être trahi ? Vous avez remarqué combien ils sont méfiants ! Jusqu'à l'os ! On leur raconte à longueur d'année que leurs parents se sacrifient pour eux. Du coup, ce sont les enfants qui se sentent coupables...

Ne croirait-on pas une description des enfants de l'O.P. ?

Chers Cempuisiennes et Cempuisiens

À l'occasion du décès de notre époux et aïeul, Monsieur Jean-Jacques Barbier, nous avons repris un contact avec Cempuis, rompu depuis les années de maladie, grâce à l'obligeance amicale et précieuse de Guy Hachour. L'un des fils de Jean-Jacques, Alain, avait écrit un texte destiné à la descendance, pour mieux le faire connaître. Or, les anciens de Cempuis, nous le savons parfaitement, faisaient partie intégrante de la famille du défunt. C'est pourquoi nous avons très volontiers autorisé Guy Hachour à publier, s'il y voyait un intérêt, une partie de ce texte. À cette occasion, nous souhaitons vous adresser notre fidèle et fraternel souvenir.

Famille Barbier

Alain BARBIER

Causerie au coin du feu

Lorsque j'étais petit, les soirées passaient souvent en bavardages et lecture. L'un posait une question qui amenait des réponses d'un autre, d'autres questions et d'autres réponses encore, avec, comme aboutissement suprême, le long monologue d'un adulte, qui livrait une foule d'informations précieuses sur le passé, la vie et, plus passionnant encore, la famille.

Chez nous, en ville, il n'y avait pas de cheminée. Chez grand-mère, la cuisinière à charbon en tenait lieu. Elle diffusait la chaleur sur quelques mètres carrés, dans lesquels on se regroupait.

Mais on causait !

C'est comme ça que j'ai découvert mon grand-père, décédé l'année de ma naissance, appris l'occupation allemande pendant la Seconde Guerre mondiale, connu les secrets de famille, livrés avec un parti pris réconfortant.

Aujourd'hui, les histoires de famille s'écrivent, se filment ou se dessinent, plus qu'elles se narrent. On les découvre à la télé, sur un DVD ou sur Internet.

Je ne sais ni filmer, ni dessiner !

J'écris un peu, et je me suis dit que ce serait le meilleur moyen de raconter une histoire à mes enfants, neveux, nièces, et petit neveu ; une histoire qu'ils pourraient eux-mêmes transmettre ensuite à leur propre descendance, au moyen d'outils technologiques dont je n'ai pas la moindre idée à ce jour.

Cette histoire est celle de mon père, votre grand-père et arrière-grand-père.

Ça n'est pas une histoire « historique », qui m'ennuierait au plus haut point. C'est un conte, que j'aurais pu vous raconter au coin du feu, un soir où vous auriez renoncé à vos jeux électroniques, votre ordinateur, ou votre MP3.

J'ai choisi de raconter cette histoire avant que l'émotion ne soit trop forte, avant que mes souvenirs ne soient organisés autour d'une image idéalisée. Bref, j'ai voulu vous entretenir de lui de son vivant, sachant que son âme, elle, est déjà ailleurs…

Ce Monsieur que vous côtoyez, sans plus rien échanger avec lui, qui continue, envers et contre tout, à vous sourire béatement, est l'un de vos ancêtres communs. En vous, il a

laissé quelques traces indélébiles, qui forgent, pour partie, votre physique et votre personnalité.

Il est juste que vous en connaissiez un peu plus sur lui.

En Asie, on attache beaucoup d'importance à ses ancêtres. Non pas qu'il faille les magnifier, mais simplement parce qu'ils constituent une partie de l'explication de nous-mêmes, qu'ils justifient notre propre existence.

J'ai, personnellement, mis beaucoup de temps à prendre conscience de cette évidence.

Lecture et écriture

Des histoires, il nous en racontait beaucoup, dès notre plus jeune âge. Il avait le don de mettre le ton, de faire vivre les personnages, de fournir une explication, qui donnait la clé de la morale du conte, sans jamais entraver le libre cours de notre imagination.

C'est de cette époque lointaine qu'est né en moi le goût de la lecture et de l'écriture. Peu de temps après, j'ai compris aussi que le plaisir pouvait s'accompagner de contraintes.

Vous vous rappelez, bien sûr, que papa était instituteur. C'est donc lui qui m'a appris à lire, à la maison comme à l'école.

À la maison, il était le plus affectueux des pédagogues ; à l'école le plus intraitable des maîtres… Il existait donc le programme scolaire et l'extrascolaire ; la contrainte et le plaisir.

Impossible de badiner avec les devoirs d'école, qui devaient être faits, non seulement en temps et en heure, mais, plus encore, de manière soignée, et sans la moindre étourderie d'accord, masculin-féminin ou singulier-pluriel ! Il y veillait attentivement chaque soir.

Je devais présenter mes cahiers dans un délai annoncé à l'avance. Ainsi, pour un exercice de conjugaison, je disposais de cinq minutes, pas une de plus, aux termes desquelles je devais « venir passer l'examen ». Je quittais alors ma chambre, et pénétrais dans la salle à manger où il trônait derrière la grande table en bois, à rallonges.

Il faut que je vous parle de cette table et de cette salle à manger !

Papa s'était rapidement approprié la salle à manger, qui était devenue son bureau. Il entreposait sur la grande table ses livres, cahiers, crayons, stylos et feuilles de papier. Nul n'avait le droit d'emprunter le moindre objet sans son autorisation expresse, pas plus que le droit de déplacer quoi que ce soit.

Maman protestait régulièrement contre cette occupation, qu'elle estimait injuste, d'un aussi grand espace au profit d'un seul individu, mais sans aucun succès.

La salle à manger était donc devenue un sanctuaire ! Les portes vitrées devaient être constamment fermées, de manière à ne pas troubler la concentration de l'occupant.

Or donc, mon exercice terminé, je frappais doucement à la porte, toujours un peu inquiet, pour présenter mon exercice. Papa me faisait asseoir à côté de lui, ouvrait mon cahier et lisait ma prose.

La sentence tombait, finalement, selon les variantes suivantes :

Parfait, c'est du très bon travail !

Il y a une faute ; cherche là et reviens me voir dans 3 minutes !

C'est juste, mais mal présenté. Va recopier et reviens me voir dans cinq minutes.

Cette dernière remarque m'irritait au plus haut point. La forme m'importait peu. Je ne comprenais pas l'intérêt de recopier un exercice sans faute ! Cette contestation de l'autorité paternelle, à propos du fond et de la forme, est demeurée vive pendant longtemps, bien au-delà du collège, puis du lycée.

Il s'agissait vraiment d'une divergence essentielle. Probablement du fait que, chez papa, la forme pouvait revêtir plus d'importance que le fond. Depuis, je me suis discipliné et j'ai compris que la forme servait le fond. Mais je privilégie toujours le fond…

Au cours préparatoire, à l'école Georges Martin, mon maître était mon père.

C'est drôle, mais j'ai le sentiment, avec le recul, que lui et moi avons, à cette occasion, plutôt bien négocié cette situation schizophrène.

À l'école je n'étais plus son fils, il n'était plus mon père, ou alors très peu. La situation redevenait normale seulement lorsque nous enfourchions nos vélos respectifs pour rentrer à la maison.

Oh, bien sûr, je suspecte en nous quelque fierté réciproque, lui d'avoir pour fils un élève plutôt bon, moi d'avoir pour père un personnage aussi important dans notre vie de jeune élève.

Mais, pour le reste, pas de confusion possible… J'avais aussi peur du maître que mes autres camarades. Il ne me serait pas venu à l'idée de solliciter, en classe ou dans la cour, le moindre avantage ou privilège. À supposer qu'une telle idée saugrenue ait pu germer dans mon cerveau, il n'existait strictement aucune chance pour que papa y donnât la moindre suite.

Papa était porté par ses convictions, très profondes, d'instituteur de la République.

À l'école, « l'égalité » était la valeur suprême. Tous ses élèves se valaient et méritaient ses attentions partagées. Il était connu pour n'avoir jamais de « chouchou », pour appliquer à tous les mêmes punitions et récompenses, à partir de règles énoncées clairement à l'avance, desquelles il ne dérogeait jamais.

C'est pourquoi je suis certain que ma présence, dans sa classe, ne lui a posé aucun problème particulier. J'étais un élève parmi d'autres, un point c'est tout ! Il était d'ailleurs tout étonné quand certains de ses collègues lui disaient qu'ils n'auraient pas pu l'imiter. Pour lui, ceux-là manquaient tout simplement de conviction républicaine, celle qui s'est exprimée si fort, le jour où, copiant sur un voisin à l'occasion d'un exercice de calcul mental sur ardoise, j'ai reçu une gifle retentissante, tout fils du maître que j'étais…

Lorsqu'il n'était plus question de devoir d'école, apprendre près de mon père était un réel bonheur.

Sa porte était toujours ouverte pour que je vienne l'entretenir d'un mot que je ne comprenais pas, d'un livre que je découvrais. Je me souviens surtout de la manière humble, dénuée de toute certitude, avec laquelle il agissait. Tout littéraire qu'il était, riche d'un vocabulaire et d'une orthographe irréprochables, il traitait mes questions avec le plus grand sérieux. S'il s'agissait du sens d'un mot, il commençait par me donner modestement son avis, en ajoutant aussitôt qu'il allait immédiatement vérifier dans le dictionnaire. Je m'étonnais toujours de cette prudence, à mes yeux inutile, mais percevais bien aussi toute l'importance qu'il m'accordait ainsi. Pas question de répondre à la va-vite pour se débarrasser de moi. Au contraire, la lecture du dictionnaire devenait le prétexte à de nouvelles découvertes, de sens inconnus du même mot, ou de renvois à d'autres mots. Ainsi, ce qui aurait pu être traité en quelques secondes tournait à un dialogue complice de très longues minutes.

Plus tard, à la préadolescence, quand je commençais à écrire quelques textes, petites poésies ou chansons, je me suis souvenu de cet accueil respectueux et attentif. Aussi, à la moindre création, je venais spontanément lui demander son avis, ses corrections, persuadé qu'il serait toujours mon plus indulgent lecteur. Et de fait, lorsque je repartais dans ma chambre, j'avais l'impression d'avoir créé une œuvre remarquable !

Son secret était sa tolérance intellectuelle, son goût avéré de transmettre le savoir, et, paradoxalement peut-être, celui pour la forme au détriment du fond.

Lorsque je lui soumettais une rédaction, il prenait toujours soin de ne pas juger les idées que j'y développais, même si elles étaient à l'opposé des siennes. Il disait que cette rédaction devait être la mienne, et pas la sienne. Il concentrait en conséquence tous ses efforts à servir mes idées, par l'utilisation d'un mot, ou d'une ponctuation plus appropriée.

Écrire et lire devenait donc un pur plaisir, sans risque d'être contredit ou ridiculisé, avec seulement la certitude de trouver un admirateur inconditionnel de l'acte gratuit de création ou de l'effort intellectuel.

De ce point de vue, le plus gratifiant était sans doute cette sensation – entièrement justifiée à mes yeux aujourd'hui d'adulte – de parler d'égal à égal.

Jamais papa ne se mettait en avant, ni lui, ni sa science ou sa connaissance.

Au contraire, il lui arrivait souvent de déclarer qu'il n'aurait, lui-même, pas eu cette « bonne idée » ni utilisé cette « jolie tournure de phrase ».

Tolérance et intransigeance

Vous vous étonnez de ce titre contradictoire ? Vous avez raison, mais tort à la fois !

Papa est probablement l'homme le plus tolérant que j'aie jamais rencontré. Mais cette indéniable qualité ne doit pas être confondue avec une quelconque absence de personnalité. Surtout, elle mérite d'être parfaitement comprise pour ce qu'elle est véritablement, et non pas galvaudée.

La tolérance « façon papa », donc celle que j'ai assimilée, consiste, de manière classique, à accepter la différence quelle qu'elle soit chez l'autre : sa différence physique, sociale, culturelle, ou ses divergences d'opinions.

Il acceptait donc parfaitement le fait qu'on ne soit pas d'accord avec lui, tout en continuant d'exprimer avec conviction, mais sans colère, son point de vue.

Par contre, il s'emportait rapidement si l'on ne montrait pas la même tolérance à son égard.

Dans les faits, cela se traduisait par sa volonté quasi maladive de conserver son pré carré.

Son credo pouvait être résumé ainsi : je ne vous embête pas, mais j'exige de vous la réciproque.

À la maison, comme je vous l'ai déjà dit, il ne fallait surtout pas toucher à ses affaires, sous peine de sanction immédiate.

En vacances, il était inutile d'insister pour qu'il participe à une sortie ou promenade, s'il ne l'avait pas lui-même souhaitée ou programmée.

À l'église, en bon athée qu'il était, il était souvent le seul à ne pas se lever quand le curé le demandait, estimant que l'effort qu'il avait fait pour assister à une messe de mariage ou d'enterrement était déjà suffisamment important.

En réponse aux récriminations ou sollicitations de maman, il répondait invariablement : vas-y ou fait le si ça te chantes, mais ne m'oblige pas à t'imiter si je n'en ai pas envie.

En la matière, c'était un roc inébranlable !

Il pratiquait très peu le « je vais le faire pour te faire plaisir », fort de sa certitude qu'il était en droit d'exiger des autres la même liberté qu'il leur accordait lui-même. Non pas qu'il n'aimait pas faire plaisir, mais simplement parce que le « faire plaisir » devait coïncider avec son propre plaisir, ou, à tout le moins, avec une absence de « déplaisir », faute de quoi l'équilibre, ou l'égalité, qui étaient ses valeurs suprêmes, auraient été rompus.

Ainsi, il était inutile d'espérer l'emmener où que ce soit s'il était plongé dans la lecture d'un livre passionnant, ou confronté à un problème de bridge délicat, ou encore concentré dans la rédaction d'un texte quelconque. Vous tombiez mal et c'est tout ! Vous n'aviez qu'à vaquer à votre occupation, et lui aux siennes.

J'ai particulièrement été frappé, aussi, par son attitude, à l'occasion de discussions vives sur des sujets politiques ou de société avec des tiers.

Au milieu d'une majorité de gens aux opinions divergentes des siennes, il attendait patiemment et poliment que la parole lui soit donnée, et, à la surprise générale, expliquait calmement en quoi, à ses yeux, la position précédemment exprimée lui paraissait stupide, voire idiote ou pire encore…

Il avait le courage des inconscients, le plus beau, le plus désintéressé, dénué de tout calcul retors.

On lui demandait son avis, on l'avait, brut de décoffrage, sans fard ni précaution de langage. L'idée était toujours la même. Ils ont exposé leur avis, c'est parfaitement leur droit. Mon droit à moi est de leur exposer le mien.

Une telle attitude faisait souvent le désespoir de maman, qui y voyait un réel obstacle à une vie sociale plus épanouissante ou plus riche. Lui ne voyait pas où était le

problème, toujours étonné de constater que sa franchise et sa liberté de ton pouvaient induire des conséquences néfastes et des inimitiés.

De toute façon, ce constat ne l'incitait pas du tout à changer. Pour lui, ces gens ne présentaient aucun intérêt, précisément du fait de leur absence totale de tolérance à son égard, et aux idées, même très minoritaires, qu'il avait défendues.

Cette philosophie de la « tolérance réciproque », poussée à son extrême, avait son corollaire : l'absence totale de volonté de convaincre ou de rallier. D'où l'intransigeance !

Dans la pensée de papa, l'important était que les autres puissent s'exprimer, et qu'ils vous laissent vous exprimer.

Nulle dialectique dans tout ça ! Pas de recherche d'un compromis sur lequel on pourrait bâtir. Seulement le voyage parallèle de deux pensées libres et autonomes.

Tout ceci aurait pu fonctionner dans un monde idéal ; pas dans celui que nous connaissons !

Papa était un cas rare d'individualiste invétéré ; du genre de celui qui ne vous embêtera pas, mais qui, toujours, dérangera au plus haut point.

Les hommes sont grégaires par nature et par besoin. Il leur faut un modèle type de fonctionnement et d'organisation sociale, soit au niveau d'une nation, soit à celui d'une communauté ou d'un clan.

La propension naturelle d'un élément extérieur à ce collectif, nouvellement introduit, sera de tenter de s'intégrer, en gommant ses différences les plus criantes. Papa, jamais !

À la campagne, dans le berceau familial maternel, il n'a jamais cherché à développer une activité manuelle pour laquelle il n'avait aucun goût. À mon oncle agriculteur, qui lui proposait souvent de venir l'aider à quelque tâche agricole accessible, il répondait invariablement par la négative, précisant, pour que les choses soient claires, que ça ne l'intéressait pas ! Par contre, il acceptait volontiers d'aller regarder ce même oncle travailler dans les champs, mais en simple spectateur ou sociologue amateur… Ce faisant, il s'excluait du clan familial maternel, qui le trouvait fier et hautain.

Toujours à la campagne, aux traditionnels déjeuners familiaux du dimanche, qui réunissaient grand-mères, oncles, tantes, cousins et cousines, il ne buvait pas, ou si peu qu'il attirait immanquablement l'attention. Aux sollicitations bienveillantes et réitérées de mes oncles : « allez Jean, tu vas quand même trinquer avec nous, rien qu'une fois », il souriait tout en secouant négativement la tête. Si mes oncles insistaient davantage, l'urbanité fondait, et la réplique plus acerbe arrivait : « n'insistez pas, je n'en ai pas envie ; je ne vous empêche pas de boire, moi ; alors, laissez-moi tranquille ! »

Au retour, maman lui reprochait de ne pas avoir accepté au moins un verre, seulement pour trinquer, et son absence totale d'effort pour faire plaisir à ses frères. Je partageais totalement son point de vue, souffrant de voir mon père toujours aussi attentif à marquer sa différence sur des sujets si peu importants. Lui objectait : « je ne vois pas pourquoi j'aurais dû boire, si je n'en avais pas envie ».

Et nous savions que rien, ni personne ne pourrait le convaincre du contraire.

Ce caractère entier le conduisait à se méfier de toute idéologie à vocation universelle.

En politique, il était incontestablement un républicain convaincu, doublé d'une forte sensibilité de gauche, pacifiste et anticolonialiste. Mais il était aussi totalement incapable de s'intégrer dans un parti, ou dans une quelconque organisation collective. Il savait que sa propension naturelle à afficher sa différence s'exercerait, au premier chef, parmi les siens !

Mis à part son adhésion au S.N.I. (syndicat national des Instituteurs), je ne lui connais aucun autre engagement formalisé. Encore convient-il de préciser qu'il a, très vite, cessé d'assister aux réunions de section de son syndicat, tout en payant régulièrement ses cotisations, professant que la pensée n'y était pas libre…

Je crois surtout que son absence totale de volonté de convaincre rendait effectivement inutile un quelconque militantisme de sa part.

À quoi bon discuter longuement, sauf la perspective d'arriver à une solution commune ?

Papa était en réalité un velléitaire, peu soucieux de faire un effort, pour rallier à ses positions.

À bien y réfléchir, il devait y avoir dans tout ça, même inconsciemment, une vision très élitiste des rapports sociaux, tout reposant sur un système idéal, dont le postulat était l'intelligence supposée de son voisin.

Discipline pour préserver la liberté de l'autre, mais ouverture et tolérance pour permettre à chacun de se construire et de s'épanouir.

Mai 1968, je viens d'avoir 16 ans et suis en classe de seconde au lycée d'Épinay-sur-Seine, quartier d'Orgemont. Je suis fortement politisé. Papa le sait et l'accepte. Je participe à des manifestations, en manquant des cours, alors que la grève générale n'est pas encore en vigueur. Les professeurs signalent mes absences. Papa m'en parle, évoque les conséquences éventuelles de telles absences renouvelées, m'interroge sur mes intentions. Je réponds que je vais continuer, que le mouvement va s'amplifier, que l'instant est historique. Il me dit qu'il comprend ma position, que je suis assez grand pour décider, mais de bien peser le pour et le contre. Il signe le billet du professeur principal après avoir écrit : « mon fils pense qu'il est prioritaire d'assister aux manifestations plutôt qu'aux cours habituels. Je suis au courant de ses absences, que je vous remercie toutefois de m'avoir signalées ». Il termine par une formule de politesse. Et, tout d'un coup, je me sens investi d'une grande responsabilité, plutôt que de penser à le remercier. C'est à moi de décider de mon sort !

La grève générale est en place. Dans mon lycée, comme dans tous les autres, on a créé un C.A.L. (Comité d'Action Lycéen). J'en suis l'un des responsables et animateurs. On édite un journal. J'écris une grande partie des articles, souvent irrespectueux envers les adultes, dans une plume trempée au vitriol. N'empêche, je demande à papa de bien vouloir corriger mes fautes. Il le fait, s'amuse parfois d'une formule à l'emporte-pièce, mais jamais ne tente d'édulcorer ma prose.

Convocation des parents d'élèves par le CAL. Je suis monté sur une estrade. Devant des parents souvent médusés, j'explique en quoi nous vivons la fin d'une époque, qu'il s'agit d'un mouvement révolutionnaire qui va nous engager vers une ère nouvelle,

essentiellement autogestionnaire. Mon discours est une véritable harangue vindicative, dénué de toute aménité. Maman est quelque peu effrayée. Papa me dit qu'il a beaucoup apprécié, même s'il ne partage pas forcément les aspects les plus excessifs de mon intervention. Il me dit que, personnellement, il n'aurait pas pu faire la même chose, et paraît le regretter. Il ne semble pas se sentir concerné par ma remise en cause systématique de toute autorité. Il a raison. Mon Mai 68 n'était pas une crise d'adolescence dirigée contre l'autorité paternelle. J'y ai bien souvent repensé. C'était au contraire la mise en musique, par un garçon ambitieux et remuant, des principes paternels de refus de toute ingérence dans sa vie privée et sa liberté de pensée.

Papa ne serait jamais monté sur l'estrade. Je le savais bien avant qu'il ne me le dise.

Il n'a jamais voulu être un leader, en quoi que ce soit. On lui a proposé cent fois le poste de directeur de l'école primaire, qu'il a refusé cent fois, au grand désespoir de maman. Il disait qu'il n'était pas fait pour diriger d'autres hommes. J'ai, à ma grande honte, longtemps méprisé cette absence d'ambition. Comme je le regrette aujourd'hui ! Il était seulement fidèle à ses principes et conscient de ses limites. Il refusait qu'on lui impose quoi que ce soit, ambitionnant seulement de vivre au milieu de sa famille, honnêtement, tranquillement, et de s'accorder les moments d'évasion intellectuelle dont il avait tellement besoin. Difficile de comprendre, à cette époque, la haute qualité morale d'une telle aspiration. Dommage surtout pour moi que je ne l'aie pas comprise plus vite. J'aurais gagné du temps et économisé une dépense d'énergie peu productive…

Le sport et la musique

Papa était un sportif accompli. Il s'est essayé à de nombreuses disciplines différentes, sans jamais vraiment développer l'une à fond.

On retrouvait là, principalement, son absence d'attirance pour la compétition ou un quelconque leadership, beaucoup plus qu'une illustration de son individualisme. Car papa ne dédaignait aucunement les sports collectifs. Le plaisir pour lui, par exemple à l'occasion d'un match de volley-ball, était bel et bien de participer. Il n'avait cure de se retrouver dans le camp des plus faibles, contrairement à bien d'autres. Si d'aventure il était placé dans celui des plus forts, il comprenait mal que ses maladresses renouvelées puissent lui attirer de méchantes remarques.

Au tennis, il serait inexact de dire qu'il ne cherchait pas à marquer le point, à l'occasion d'un échange. Toutefois, son calcul s'arrêtait à ce stade, sans réelle ambition concernant le résultat final du match. Il avait d'ailleurs une technique limitée, mais était servi par une excellente forme physique.

La marche ou la course à pied lui convenaient évidemment parfaitement. Il s'est ainsi entretenu physiquement jusqu'à un âge très avancé.

Mais, mes principaux souvenirs sportifs avec lui concernent surtout le vélo et la natation.

Le vélo tout d'abord, outil de déplacement plus que sportif. Très jeune, j'ai appris à faire du vélo et à me déplacer grâce à ce mode de locomotion.

Pour aller à l'école, papa ouvrait la marche, ma sœur le suivant le plus souvent, et moi fermant la marche. Nous effectuions fréquemment quatre allers-retours dans la journée, car, à cette époque, nous rentrions manger le midi à la maison. Au total, cela devait représenter une bonne quinzaine de kilomètres chaque jour, avec, au retour, la montée assez longue, pour des mollets de six ou sept ans, de l'avenue Jean-Jaurès.

À Mer, dans le Loir-et-Cher, où nous passions au moins trois mois par an, le vélo faisait partie intégrante de notre vie de vacanciers. Nous allions, en file indienne, sur les bords de Loire, les sacoches chargées de victuailles ou de jeux de plage. Nous parcourions vaillamment les 7 ou 8 kilomètres aller, et, plus difficilement, ceux du retour, les muscles de nos jambes étant tout durcis par les bains prolongés.

Le plus mémorable reste sans conteste nos expéditions à la piscine d'Ouques, en Beauce, à laquelle papa aimait nous emmener. Là, il fallait parcourir plus de 25 kilomètres pour aller. Les retours, dans ces faux plats du pays de Beauce, les jambes coupées par la natation, sous la chaleur ou contre le vent, semblaient interminables. Papa emmenait joyeusement sa troupe, encourageant de la voix les plus défaillants.

À l'évocation de ces souvenirs, je constate que j'ai négligé le vélo depuis longtemps, que je n'ai jamais apprécié la marche ou la course à pied, essentiellement car, au contraire de lui, l'effort gratuit ne m'a jamais vraiment motivé. J'ai beaucoup pratiqué le sport, sans finalement être un vrai sportif, mais plutôt un joueur et un compétiteur.

La natation me ramène d'abord aux plages de Normandie, plus précisément celles du Cotentin où nous nous rendions lors de ma prime jeunesse. Même en été, l'eau était froide, ce qui ne nous gênait aucunement.

Papa, tout mince qu'il était, sans aucune protection graisseuse, s'élançait le premier, traversait en courant la longue plage sablonneuse, et plongeait sans hésiter dans les vagues verdâtres. Ma sœur et moi le suivions, dans cet ordre, et l'imitions, rassurés par son exemple. Nous ressortions tremblants de froid, et courions avec lui pour nous réchauffer.

J'étais très jeune, mais je crois ne pas me tromper en évoquant ma surprise de l'époque de constater que papa prenait un réel plaisir à ces bains frigorifiants. La volonté d'imitation est telle, chez un jeune enfant, que j'y ai indéniablement pris aussi du plaisir. Pourtant, je sais aujourd'hui que je ne déteste rien plus que l'eau froide d'un bain !

La natation, c'est ensuite les piscines où il nous emmenait. Il parcourait inlassablement les longueurs du bassin à coups de brasse coulée ou de crawl saccadés. Ma sœur le suivait de manière étonnante, tandis que j'avais une tendance marquée à préférer les plongeons en tout genre, beaucoup moins fatigants.

La manière dont j'ai appris à nager en dit long sur nos différences. C'est en bord de Loire, à Muid-sur-Loire, que j'ai effectué mes premières brasses. La singularité est que j'ai nagé d'abord, et assez longtemps, sous l'eau. Probablement avais-je estimé que cela était beaucoup plus facile que de flotter. Et ça me convenait parfaitement, même si la distance à parcourir en devenait nécessairement diminuée. Papa m'exhortait à la flottaison ; je n'en voyais pas l'utilité…

Comme vous le voyez, votre grand-père et arrière-grand-père était incontestablement un vrai sportif. Le sport, pour lui, était vertueux, une sorte d'école de l'effort, du goût du dépassement de soi, de ses limites, de ses souffrances : une vraie école de la volonté. Sûr qu'il se situait aux antipodes des excès condamnables du sport professionnel !

La musique était son principal dada, juste après l'écriture.

Papa connaissait parfaitement bien le solfège. Il avait l'oreille musicale parfaite et était capable de retranscrire, sur une portée, un air qu'il venait d'entendre.

Dans sa jeunesse, il avait joué de divers instruments, principalement de fanfare, si l'on excepte le pipeau.

J'ai adoré ces moments où nous nous retrouvions pour chanter, à partir d'une simple partition, les airs en vogue de l'époque. Papa aimait la chanson populaire. Trenet, Bécaud, Béart, Piaf, tous y passaient !

Souvent, papa, qui écoutait peu la radio, n'avait jamais entendu la chanson auparavant.

Je m'asseyais près de lui tandis qu'il déchiffrait la partition en fredonnant. En même temps, je m'efforçais de mémoriser la mélodie que je découvrais moi aussi. Quand tout était près, nous chantions les paroles. Très vite, papa me laissait le chant principal et inventait une deuxième voix.

Nous pouvions passer des heures à cet exercice enthousiasmant, persuadés tous deux que nous avions là une vraie passion commune. Souvent, c'est maman qui mettait un terme à ces vocalises prolongées.

Naturellement, papa avait estimé nécessaire de me faire prendre des cours de piano. J'ai donc commencé vers l'âge de cinq ans mes leçons, ce jusqu'à mes douze ans. Là, j'ai déclaré que j'arrêtais, pour mieux me consacrer au football.

Aujourd'hui, je me rends bien compte de la déception cruelle que j'ai dû lui causer. Ces leçons de piano, pour le budget familial, constituaient une dépense exagérée. Lui le musicien frustré, qui n'avait jamais eu la chance d'apprendre cet instrument noble, avait cru percevoir en son fils un digne substitut. Son espoir s'envolait ! Ceci, je l'imagine après coup. Car bien entendu, à l'époque, il n'en a rien laissé paraître. Il m'a demandé : tu es bien certain de vouloir arrêter ? C'est dommage après tant d'années d'étude et le niveau auquel tu es parvenu. Tu risques de le regretter un jour. J'ai répondu : papa, je préfère le foot. Je suis certain de vouloir arrêter.

C'est ainsi que j'ai arrêté un cursus, dans lequel je m'étais montré plutôt doué. Papa n'a pas plus insisté que ce que je viens de décrire. Il aurait eu horreur d'interférer davantage dans mes choix et dans mon existence.

N'empêche ! Bien sûr que je regrette de n'être pas allé plus loin, ceci chaque jour qui passe !

Retenez de tout ça le tempérament incontestablement artistique de votre aïeul, et une fois encore son caractère totalement désintéressé. Papa n'hésitait jamais à chanter, à l'occasion d'un mariage, d'une communion, ou de tout autre évènement festif, sans se faire prier, sans manière, pour le simple plaisir.

Vous avez dit Barbier ?

Ce nom que certains d'entre vous portent encore, vous le savez désormais, est le fruit du hasard.

Monsieur BARBIER était un homme gentil, typiquement parisien, qui s'était marié très tard avec la mère de papa. Nous l'avions reçu, à quelques reprises, alors que notre grand-mère était déjà morte.

Papa n'a jamais su qui était son véritable père. Il n'était d'ailleurs pas totalement certain que sa mère ne l'ait jamais su elle-même… !

Cette grand-mère, originaire de Poitiers, était lingère, ou femme de chambre, dans un grand hôtel parisien.

Elle a placé papa très vite dans un orphelinat de la ville de Paris qui possédait un domaine à Cempuis, dans l'Oise. Ses visites étaient très épisodiques.

C'est ainsi que papa a grandi en dehors de toute affection familiale, qu'il s'est construit et qu'il est devenu ce qu'il est.

Pensez à ce parcours remarquable ! Imaginez-vous, dans les années 1920-1930, l'extrême difficulté, pour un orphelin, de suivre de longues études, alors que le certificat de fin d'études, obtenu ou raté vers l'âge de 13 ou 14 ans équivalait au Bac d'aujourd'hui ?

La mère de papa avait demandé qu'on le dirigeât, à ses quinze ans, vers une formation de mécanicien automobile. Quelle farce, pour qui sait qu'il avait déjà un mal fou à planter un clou !

Miraculeusement, un ou plusieurs de ses maîtres ont combattu cette volonté, se sont débrouillés pour trouver les bourses adéquates, et ont permis à papa de passer son bac. Ils avaient remarqué en lui un élève d'exception !

Par la suite, il a suivi une formation universitaire, en psychologie, à la Sorbonne.

Savez-vous que, très récemment, et pendant plusieurs semaines, il a empoisonné la vie de maman en répétant sans cesse qu'il devait partir pour aller suivre ses cours à la Sorbonne ?

N'est-ce pas extraordinaire de constater que, dans son cerveau malade, le souvenir émergent soit précisément celui-ci ? Le souvenir de son accomplissement personnel, malheureusement inachevé !

Car bien entendu, papa, qui devait gagner sa vie, n'a pas pu mener plus loin son parcours universitaire. Il était pourtant fait et programmé pour ça. Pour devenir un chercheur ou un penseur. Pour écrire des livres. Pour enseigner seulement quelques heures par semaine à des étudiants motivés, en faculté.

La vie en a décidé autrement pour lui. Et, croyez-moi, je ne l'ai jamais entendu pleurer sur son sort.

C'est à Cempuis qu'il a pris goût à la musique, au travers de la fanfare et de la chorale de l'orphelinat.

Chaque année, lorsque nous étions enfants, nous l'accompagnions, avec maman, à la fête annuelle de l'institution. Tout finissait toujours en chanson.

Il y retrouvait ses « frères et sœurs », grands ou petits, sachant qu'un plus grand était chargé de s'occuper plus particulièrement d'un plus jeune. On le voyait heureux de se retrouver parmi les siens, d'évoquer avec eux les souvenirs, souvent pénibles d'une vie très dure, mais cependant de leur jeunesse.

Je peux vous dire que très peu, parmi ces « frères et sœurs », avaient aussi bien réussi que lui socialement. Je peux surtout vous certifier que papa n'y attachait strictement aucune importance.

C'est très certainement dans cet orphelinat qu'il s'est rendu compte que les différences ne comptaient pas, dès lors que l'on se trouvait embarqué sur le même navire, ou sur la même galère.

C'est à l'évidence là aussi qu'il a mesuré, probablement souvent à ses dépens, l'absolue nécessité de conserver son indépendance et sa liberté d'esprit, et de les défendre, envers et contre tous.

Pour revenir à nos origines, dans la lignée paternelle de papa, le mystère risque fort de n'être jamais levé. Les rumeurs les plus diverses ont couru, sans que rien, jamais, ne vienne conforter l'une ou l'autre.

Bien sûr que, pour ma part, j'ai souvent prêté une oreille complaisante à la thèse d'une origine antillaise. J'ai même eu l'occasion de préciser « martiniquaise », tant il est vrai que j'ai vu des hommes antillais qui ressemblaient physiquement beaucoup à papa.

Mais, la vérité est que je n'en sais strictement rien !

L'autre certitude est que, aujourd'hui, ça m'indiffère totalement.

Vous savez que le métissage, non seulement ne m'effraie pas, mais surtout me paraît être une valeur d'avenir… !

Or, du point de vue de l'avenir, celui de la descendance de papa semble être, pour longtemps, assuré.

Trois enfants, dix petits enfants, presque deux arrières-petits-enfants, alors que neuf des petits enfants ont encore à s'exprimer…, et tous plutôt bien réussis !

Que pouvait rêver de mieux l'orphelin de Cempuis ?

Rien !

à Épinay-sur-Seine, le 26 février 2007

Alain Barbier

Épilogue

Un peu plus de trente mois après que j'aie écrit ces pages, papa se trouve à l'hôpital de Montmorency, au service de gériatrie, avec « un pronostic vital pessimiste à court terme »…, dixit une docteure au demeurant très dévouée et pleine de tact. Il y est entré il y a seulement neuf jours pour cause de déshydratation et dénutrition.

On avait bien vu, les jours et semaines précédents, que son état général déclinait dans le sens d'un affaiblissement physique de plus en plus marqué, alors même que le physique avait été sa force depuis toutes ces années de maladie du cerveau.

Mais au second jour de son hospitalisation, on s'était remis à croire au moins en une phase de rémission, d'ailleurs annoncée par le corps médical. Oui mais voilà, la réhydratation et alimentation, artificielle ou naturelle, n'a eu aucun effet.

L'organisme fatigué de papa refuse tout effort supplémentaire d'ingurgitation ou de digestion et d'élimination. Il semble signifier : stop, vous voyez bien que je suis H.S., que j'ai fait mon temps !

Ce soir, Dany, ma sœur, me dit que sa température corporelle est tombée à 32 °, après un passage bref à 34… Papa vivant est déjà cadavérique !

Alors, on attend. On attend que le signal soit finalement donné, que la ligne d'arrivée soit finalement franchie par un compétiteur remarquable, respectable et méritant.

La compétition, vous l'aviez compris, c'est la vie, et, à ce jeu, il n'y a que des perdants !

Papa, à mes yeux, s'en est parfaitement bien tiré. Il aura vécu selon ses principes, dignement, heureusement et longuement.

Si l'on croit un tant soit peu en la Destinée, on dira alors que papa a été bien servi.

Il termine sa route sans accident majeur de santé, sans être rongé par un méchant cancer, sans souffrir, simplement car sa route à lui s'arrête précisément là, exactement comme celle du vieil éléphant qui, le percevant, va se coucher quelque part, à l'écart, pour attendre la fin.

Durer plus longtemps serait anormal, presque indécent.

La machine est usée, définitivement, après avoir bien fonctionné.

Dès lors, pas de regret, pas de révolte comme c'est si souvent le cas pour des disparitions prématurées ou dans la souffrance. Au contraire, je ressens comme un fort sentiment de justice, d'équité et de chance, dont papa a été jusqu'au bout le bénéficiaire.

Pas de regret donc. Seulement de la tristesse. Une infinie mais douce tristesse, pour les raisons déjà dites.

La tristesse de bientôt ne plus le voir, de bientôt ne plus faire partie du même monde, d'être physiquement séparés. À quoi s'ajoute la tristesse, plus égoïste celle-là, de ne plus être l'enfant d'un père en vie, et donc incontestablement de changer moi aussi de statut…

Tristesse aussi en pensant à maman qui a compris, sans l'admettre vraiment, qu'elle ne pouvait plus rien faire pour lui, elle qui a tant fait !

Apaisement cependant au constat que papa, au total, à la fin de sa vie, aura été entouré d'une épouse surtout et d'une famille aimantes, au contraire de ce qu'il a vécu dans sa jeunesse.

Quoiqu'il puisse désormais se passer, je n'ajouterai plus une ligne à ce texte dont la justification, comme je l'écrivais en préambule, était d'être ante mortem.

À vous tous, sa descendance, j'adresse mes pensées affectueuses.

à Épinay-sur-Seine, le 18 septembre 2009

Alain Barbier

NDLR : Il me paraît opportun de reproduire in extenso, ci-après, un article écrit par Jean-Jacques Barbier, publié dans le bulletin n° 147 d'octobre 1988.

-:-:-:-:-:-:-:-

L'ÉDUCATION à CEMPUIS entre les DEUX GUERRES

-:-:-:-:-:-:-:-

Le destin de l'Institution Gabriel PRÉVOST, à CEMPUIS (Oise), la maison qui nous a recueillis, est en train de se décider. Ce qui m'a conduit à réfléchir sur l'éducation qu'on y dispensait "de mon temps". C'est-à-dire, en gros, entre les deux guerres mondiales, puisque j'y fus élève de 1925 à 1937.

Et d'abord, cette éducation n'était pas parfaite. Mais pouvait-elle l'être ? Certainement pas. Sinon, les systèmes d'éducation préconisés par les novateurs en pédagogie ne seraient pas aussi nombreux. Chacun présente ses avantages, ses inconvénients et ses lacunes. Aucun n'est idéal.

En particulier, les tout-petits, à l'O.P. (l'Orphelinat PRÉVOST) souffraient, parfois, de la brutalité des grands. Les premiers n'étaient pas toujours suffisamment protégés contre l'arbitraire des seconds.

Cette situation n'était pas spéciale à l'0 P. On la retrouvait, et on la retrouve encore, dans n'importe quelle école.

Pour y remédier, Paul ROBIN, son plus illustre Directeur, avait encouragé, autrefois, l'institution de "petits pères" et de "petites mères", parmi les élèves les plus âgés. Mais cette pratique, à mon époque, était abandonnée, du moins chez les garçons.

Un autre grief. Les élèves, quel que soit leur âge, pouvaient aussi être malheureux — exceptionnellement, il est vrai — parce que des maîtres d'internat, plus ou moins bien préparés à leur fonction, commettaient, à leur égard, des maladresses professionnelles. Le recrutement de ces "pions" n'était, alors, pas très sévère : On n'exigeait pas d'eux des diplômes, comme aujourd'hui.

Pourtant, ils jouaient un grand rôle auprès des orphelins ou des cas sociaux que nous représentions. En dehors des heures de classe, nous les avions, en effet, sur le dos, tout le reste de la journée, et partout : en récréation, à l'étude, au réfectoire (on ne disait pas la cantine), au dortoir, en promenade, aux douches, aux activités sportives, etc. Comme les parents auprès d'enfants ordinaires.

Je dois préciser, en outre, pour les jeunes camarades qui me liront, que les élèves, alors, n'avaient pas la possibilité de séjourner dans leurs familles, pendant les vacances d'été.

Ces dernières, nous les passions, durant trois semaines, en juillet ou en août, à la colonie scolaire de Mers-les-Bains (Somme). Toujours sous la houlette de nos

inévitables anges gardiens, les surveillants. Autant que les enseignants, ceux-ci contribuaient donc, toute l'année, à notre éducation.

D'autre part, n'oublions pas qu'à cette époque, la discipline, dans les établissements scolaires, était beaucoup plus rigoureuse que de nos jours. Or, les surveillants et le surveillant général sont chargés d'y veiller et de faire respecter le règlement intérieur. Aussi, comme tous les écoliers, nous pâtissions de cette rigueur.

Heureusement, l'O P a connu de bons surveillants qui vivent encore dans notre mémoire. D'instinct, peut-être, et parce qu'avant tout, ils aimaient les enfants, ceux-là s'y prenaient habilement avec nous, et s'efforçaient d'embellir notre existence de déshérités. Il émanait d'eux une autorité naturelle, de bon aloi, comme chez les bons pères et les bonnes mères de famille.

Au sujet des surveillantes, certaines savaient se montrer maternelles, avec les bambins, et leur prodiguer, à l'occasion, une affection qui leur tenait chaud au coeur. Chaque Cempuisien, au fond de lui-même, conserve, d'elles, un lumineux souvenir...

Après la guerre de 1914-1918, l'Orphelinat de CEMPUIS, comme on disait encore, n'était plus, en matière de pédagogie, à la pointe du progrès. Des innovations de Paul ROBIN, il ne subsistait que peu de choses. Entre autres, la coéducation des sexes. (On sait que la mixité ne sera officiellement établie qu'au début des années 1970). L'école était, alors, dirigée — de main de maître, si j'ose dire — par Monsieur CANIONI.

Les résultats obtenus aux examens scolaires, par les Cempuisiens, équivalaient à ceux des autres établissements. En témoignaient les succès au certificat d'études, et, plus tard, aux différents C A P. (certificat d'aptitude professionnelle).

Il va sans dire que maîtres, maîtresses et aussi professeurs - puisqu'un cours complémentaire professionnel fonctionnait après le cours supérieur - nous éduquaient en même temps qu'ils nous instruisaient, l'un n'allant pas sans l'autre.

De bons enseignants, et même d'excellents, consciencieux à l'extrême, l'O.P. en a possédés, comme de bons surveillants. Ceux-là ont laissé, sur nous, leur empreinte, nous munissant, pour la vie, d'habitudes de travail, de raisonnement, d'ordre, etc.

Là encore, chaque Cempuisien pourrait nommer celui qui lui a le plus apporté, avec qui il s'entendait le mieux, grâce à l'affinité des caractères.

Les enseignements dits "spéciaux" - éducation physique, musique, dessin - assurés par des spécialistes, restaient à l'honneur, comme au temps de Paul ROBIN, qui se voulait l'adepte d'une éducation "intégrale".

Le niveau musical des Cempuisiens, notamment, demeurait supérieur (des inspecteurs de cette discipline le reconnaissaient). Et cela parce qu'une cinquantaine de garçons et de filles composaient la fanfare conduite, avec brio, par le talentueux chef et compositeur, Monsieur ROGER.

(Un certain nombre d'anciens Cempuisiens continuent, d'ailleurs, à chanter, à pratiquer leur instrument préféré, ou même gagnent leur vie à la musique).

Cette fanfare mixte exceptionnelle, orgueil de la maison, survivait à celle créée, jadis, par le familier de Ferdinand BUISSON, lui-même ancien collaborateur de Jules FERRY...

Pourvus, donc, d'un bagage intellectuel et artistique suffisant, les "gars" et les "quilles" de l'O.P. étaient jetés, à l'âge de seize ans, dans le grand bain parisien.

Épreuve difficile ! Pour beaucoup, l'adaptation à la grande ville se faisait péniblement. Rien d'étonnant à cela, étant donné la vie en vase clos que nous avions supportée pendant une décennie environ.

Étant donné, aussi, que nous n'avions guère été habitués à prendre des initiatives et des responsabilités. Contrairement aux temps héroïques de l'école. À l'O.P. de mon enfance, nous étions assez passifs : on pensait, on agissait pour nous.

L'Association des Anciens Élèves, et, plus tard, une assistante sociale secouraient les camarades dans des situations précaires ou dramatiques.

Ensuite, dans l'évolution des nouveaux Parisiens, d'autres facteurs jouaient. La qualité et l'aide des parents retrouvés. Ou l'inverse. La personnalité des Cempuisiens, également.

Dans l'ensemble, ces derniers s'en tiraient aussi bien que ceux qui avaient passé leur enfance dans le giron maternel. Un certain nombre, même, ont "réussi", comme on dit. C'est-à-dire qu'ils ont accédé à des emplois qui les ont élevés, dans la hiérarchie sociale, au-dessus de leur médiocre condition primitive...

Rappelons-nous, camarades, ce que nous devons à l'Institution de CEMPUIS ! À l'instruction et à l'éducation qu'elle nous a données. À ses Maîtres, à ses surveillants, à ses employés, à ses ouvriers, à tous ceux qui sont intervenus, d'une manière ou d'une autre, pour former notre esprit et notre caractère, aux lieu et place de nos parents absents. Pour nous préparer, par conséquent, aux dures réalités de l'existence.

Au départ de celle-ci, nous avions un lourd handicap, ne l'oublions pas. Une oeuvre humanitaire nous a permis de le réduire, sinon de le supprimer...

Manifestons notre gratitude, en faisant ce qui est en notre pouvoir, chacun dans son domaine, pour que la Fondation de Gabriel PRÉVOST — le philanthrope, c'est-à-dire l'ami des hommes et des enfants, — fondation dont nous avons été les bénéficiaires, ne sombre pas. Et pour que d'autres enfants, rejetés par leur famille, comme nous l'avons été, naguère, continuent, à leur tour, à en bénéficier.

Jean Jacques BARBIER

LES MOTS OISEAUX

(Prose poétique)

Prends ta feuille blanche, un soir. Pose-la sur un coin de table ; pas besoin d'un grand bout, juste ce qu'il faut pour deux mains ! Assieds-toi devant, comme ça, presque par inadvertance. Laisse un crayon pas loin, taillé, prêt à t'entendre... Si possible, couvre la cage du serin et laisse s'enrouler le chat, dans le coin supérieur du tableau de tes quatrains !

Et puis attends, en écoutant ce qui te semblera du silence. Derrière tes volets fermés, là-bas la ville s'en balance, engoncée dans sa somnolence, ou sa violence, ou son indifférence. Toi, il te faut ouvrir, ouvrir le soir sur toi ; et t'ouvrir à sa voix. Quelque part, il doit pleuvoir sur un dernier oiseau en retard. Recueille-le sur ton perchoir. Le chat ne dira rien, son oeil sera fermé, je le sais bien !

Écoute alors ! Les mots viendront, que tu le veuilles ou non : une plume pour oiseau, un arc-en-ciel pour pluie, une porte ouverte pour cage, et pourquoi pas pelage, et qui sait réverbère... Plus loin, douceur, quelquefois nuit, l'abri d'un parapluie, la bonne mine d'un crayon, ou la blancheur du papier... Une autre fois amour, il se peut amitié, et puis la rime avec pitié, bien souvent enfant, et puis alors grand-mère... Et puis peut-être guerre ! Tu ne pourras pas les rater ! Et si tu les rates, les mots, recommence, laisse venir ce qui viendra, arrache leur sparadrap, ils ne demandent que ça !

Et puis... espère ! Pose les mots, un à un, sur ta feuille blanche, comme des hirondelles sur les fils de septembre. Aligne-les, prépare-les, encourage-les de verbes et d'adjectifs, comme des caresses sur leurs plumes, avant leur grand voyage. Laisse faire ta main et le crayon va dessiner ; et tous les oiseaux vont chanter, sur les fils de ta liberté ! Tu ne peux pas les rater, accueille-les !

Un soir seulement, prends ta feuille blanche et envole-toi, une fois, sur l'aile surprenante des mots, presque poète déjà, sans bruit, pour ne pas déranger le chat !

Édouard Piolet

PREMIERES PHRASES DE TRISTES TROPIQUES :

« Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? »

Claude Lévi-Strauss.

GRENELLE ? VOUS AVEZ DIT GRENELLE ?

La situation de la France en matière d'émission de dioxyde de carbone (C02) et de consommation d'énergie est inquiétante. Qu'on en juge.

En 1990, les transports français ont émis 118,2 millions de tonnes de C02, dont 110,7 pour le transport routier. En 2005, ces émissions sont passées à 139,5 millions de tonnes, dont 130,4 pour le transport routier. Corrélativement, la part des transports dans la consommation d'énergie est passée de 29,3 % en 1990 à 31,5 % en 2005.

Par surcroît, les investissements français dans les infrastructures de transport restent majoritairement défavorables aux chemins de fer puisque, sur les 15,8 milliards d'euros investis en 2005 (soit 2,4 % de plus qu'en 2004), 11,1 milliards sont allés à la route (+ 3,1 % par

rapport à 2004) et 1,9 au réseau ferré (- 8,6 % par rapport à 2004). Cela signifie que 70 % des investissements sont allés à la route et 12 % au chemin de fer.

On ne voit pas, dans ces conditions, comment la France pourrait respecter son engagement de diviser par deux d'ici 2050 ses émissions de gaz à effet de serre ! Diable ! Nos descendants se débrouilleront... ou périront ! Sauf que ces descendants pourraient bien être nos propres enfants !

L'Agence France-Presse a publié récemment une information aussi intéressante qu'inquiétante : la quantité de dioxyde de carbone émise par les 16 000 avions commerciaux à réacteurs en activité dans le monde est estimée à 600 millions de tonnes par an ; c'est presque autant que les activités humaines de toute l'Afrique pendant la même période !

Raymond Besson

LA FRANCE DE THATCHER, C'EST POUR DEMAIN

Juste avant Noël, Nicolas Sarkozy, rompant la traditionnelle « trêve des confiseurs », a frôlé la grosse colère. Pas une de ces colères d'autocrate capricieux auxquelles il nous avait habitués et qui finissent visionnées en boucle par des internautes tantôt hilares, tantôt désespérés, mais une vraie colère, digne de chef d'État soucieux du bien public. Motif du courroux présidentiel : ces trains qui n'arrivent jamais à l'heure.

Il faut reconnaître qu'entre les chauffards défoncés qui provoquaient des déraillements et la neige qui entraînait des chocs thermiques dans le tunnel sous la Manche, il fallait être particulièrement zen si l'on avait entrepris de voyager par voie ferrée en ce week-end de grands départs hivernaux. Surtout si l'on habitait Juvisy et que l'on devait se rendre à Londres...

On comprend par conséquent l'indignation de Nicolas Sarkozy. Si, concernant la paralysie du RER C, il n'a guère pu faire davantage que dénoncer, avec demande de châtiment exemplaire, « *le comportement inacceptable de l'automobiliste responsable* », en revanche, pour les Eurostar en carafe pendant trois jours avec passagers coincés dix-sept heures durant dans un tunnel, il a endossé son plus beau costume de président énergique qui s'occupe de tout : convocation du PDG de la SNCF, Guillaume Pepy, à l'Élysée pour explications, avec injonction formelle à « la reprise effective du trafic » sans tarder. Et, naturellement, communication aux journalistes : « *Il y a eu un dysfonctionnement, les gens n'étaient pas contents [...], c'est mon devoir de président de la République de veiller à ce qu'une grande entreprise publique donne des explications que nous devons aux usagers.* »

Qu'on se le dise : quand « les gens » ne sont pas contents, le président n'est pas content. Une telle empathie honore Nicolas Sarkozy. Mais elle pourrait bien, à la longue, lui pourrir quelque peu la vie. Car, avec la politique de démantèlement des services publics qu'il mène à marche forcée, « les gens » risquent d'être de plus en plus souvent « pas contents ». Ce qui s'est produit avec l'Eurostar n'est que la préfiguration de ce qui nous attend, une fois que l'oeuvre de « modernisation » et d'« adaptation au marché » des entreprises publiques sera parachevée par le Gouvernement.

Personne n'est responsable du temps qu'il fait, et les trains, même - voire surtout - les plus sophistiqués, peuvent tomber en panne. Mais quand les passagers restent à mariner pendant dix-sept heures sans information, quand le personnel est aussi désemparé que les usagers, quand plusieurs opérateurs, en l'occurrence la SNCF/Eurostar et Eurotunnel, se renvoient mutuellement la responsabilité de la pagaille, quand la gestion à flux tendu fait qu'un unique

incident produit une réaction en chaîne qui dure trois jours, cela signifie qu'on a commencé à changer de monde.

On a mis un pied dans la France de demain. La France des entreprises publiques jetées dans le grand jeu de la libre concurrence, qui adoptent une politique et des pratiques de sociétés privées. La France des grèves que l'on laisse pourrir et des employés que l'on laisse désespérer, des réductions d'effectifs et de « l'optimisation des coûts », de l'entretien confié à des sous-traitants et d'un même service vendu à la découpe à de multiples opérateurs. Les centaines de voyageurs qui ont poireauté, pour certains tout un week-end, au terminal de la gare du Nord en attendant l'hypothétique départ d'un Eurostar, avaient tout faux : ils se plaignaient de ne pas pouvoir aller en Angleterre, alors qu'ils y étaient déjà. Au beau milieu des années Thatcher.

Au fil des réformes qui visent à la privatisation plus ou moins rampante des services publics, ce qu'ont vécu de manière exceptionnelle les usagers malheureux de l'Eurostar pourrait bien devenir à terme le lot commun de tous les Français. Une affligeante routine de chaos frappant non seulement les transports, mais aussi l'acheminement de l'électricité et du gaz, la distribution du courrier, les services de santé - dans certains coins, acheter un timbre ou accoucher relève déjà, aujourd'hui, de l'exploit... Ce sera tunnel sous la Manche pour tout le monde.

Le président de la République est bien aimable de se préoccuper de l'humeur « des gens » une fois que l'événement a eu lieu. Mais s'il veut vraiment prévenir tous ces « dysfonctionnements » qui cassent le moral des Français, il devrait être plus attentif aux alertes que lancent régulièrement, à coups de mouvements sociaux, les salariés du secteur (encore) public. Parce que, jusqu'à présent, quand eux ne sont « pas contents », il donne surtout l'impression de s'en foutre.

30 décembre 2009, GB

DOUAUMONT

Douaumont. Douaumont ! Océan de bêtise
Blanc jusqu'à l'infini d'une armada de mâts
Flottant sur on ne sait quels infâmes magmas !
Ô bonne terre grasse ! ô mélange ! ô hantise !

Quelle haine faut-il qu'une autre haine attise
Pour pouvoir composer de tels panoramas !
Ce n'est certes pas vous, Zoulous, sous vos climats,
Que la sainte Patrie à ce point fanatise !

Quel spectacle ! Et quelle autre admirable leçon
Nous donne à méditer le beau chant d'espérance
Que tant d'hommes couchés chantent à l'unisson !

Car, égaux dans la mort comme dans l'ignorance,
Tous, soldats ou gradés (sauf quelques passe-droits),
Ils ont tout simplement signé là... d'une croix

Bernard Lallement

Face à la mort imminente, l'attitude des condamnés va de la plus courageuse à la plus pitoyable. S'il en était besoin, il suffirait pour s'en convaincre de lire les *Mémoires des Sanson* ou les récits de Deibler. En donnant à penser aux spectateurs de son supplice qu'il entendait bien poursuivre sa lecture une fois sa tête tranchée par la guillotine, comment le comte de Bellevue aurait-il pu affirmer plus noblement sa conviction de l'existence d'un au-delà, et d'une vie dans cet au-delà ?

HÉROÏSME TRANQUILLE SOUS LA TERREUR

Indifférent aux cris vengeurs de la cohue,
Méprisant les crachats et quolibets baveux
Qui pleuvent des balcons bondés sur ses cheveux,
Le ci-devant Gontran-Hugues de Bellevue,

Bien que déjà l'horrible échafaud soit en vue,
Faisant frémir d'effroi le lot des malheureux
Qui vont bientôt subir le même sort affreux,
Imperturbablement, tourne la page lue

Du livre dans lequel il s'était absorbé
Dès qu'avait démarré la sinistre charrette...
Mais, dans un grincement, voici qu'elle s'arrête.

C'est là. Dans peu d'instants il aura succombé.
Pourtant — peut-on rêver d'un plus calme courage ! —
En refermant son livre, il y corne sa page...

Bernard Lallement

LA THÉIÈRE M'A DIT

Le soleil sur le mur promène ses rayons,
Le jour se lève à peine et mon chien se réveille ;
Deux petits pains dorés dorment dans la corbeille,
Près d'une page blanche et d'un bout de crayon.

Sans hâte ni passion j'ai repris mon brouillon :
Des mots, rien que des mots, ça chagrine l'oreille,
Ça tourne au ridicule... Affubler une abeille
D'un vilain goupillon au lieu d'un aiguillon... ?

Un peu trop m'as-tu-vu par l'éclat de ses chromes,
La théière chuchote exhalant ses arômes :
« Toi, poète ?... Allons donc !... Et pape, pourquoi pas ?

J'ai rangé mes crayons, vidé deux fois ma tasse,
Savouré mes croissants, arrangé ma tignasse,
Et puis, avec mon chien, suis parti d'un bon pas.

Roland Crépin

Histoire de détendre l'atmosphère :

SPLENDIDE

Voici une question bonus de chimie posée à l'université de Nanterre : « L'enfer est-il exothermique (qui évacue la chaleur) ou endothermique (qui absorbe la chaleur) ? » La plupart des étudiants ont répondu en se référant à la loi de Boyle (si un gaz se dilate, il se refroidit, et inversement) ou ses variantes. Mais une réponse était si surprenante que le professeur l'a partagée avec ses collègues, via internet ; c'est là que nous l'avons trouvée.

D'abord, nous avons besoin de connaître comment varie la masse de l'enfer avec le temps. Pour cela, il faut savoir à quel rythme les âmes entrent et sortent. Je pense que nous pouvons assurer sans risque qu'une fois entrées en enfer, les âmes n'en ressortiront plus. Du coup, aucune âme ne sort. Pour le calcul du nombre d'entrées, nous devons regarder le fonctionnement des religions. La plupart d'entre elles affirment que si vous n'en êtes pas, vous irez en enfer. Comme il existe plus d'une religion exprimant cette règle, et comme les gens n'appartiennent pas à plus d'une religion, nous pouvons projeter que toutes les âmes vont en enfer...

Maintenant, regardons la vitesse de changement de volume de l'enfer parce que la loi de Boyle spécifie que « pour que la pression et la température restent identiques en enfer, le volume de l'enfer doit se dilater proportionnellement à l'entrée des âmes ». Par conséquent, cela donne deux possibilités :

1 — Si l'enfer se dilate à une vitesse inférieure à celle de l'entrée des âmes, alors la température et la pression augmenteront jusqu'à ce que l'enfer éclate.

2 — Si l'enfer se dilate à une vitesse supérieure à la vitesse d'entrée des âmes, alors la pression et la température diminueront jusqu'à ce que l'enfer gèle.

Laquelle choisir ? Si nous acceptons le postulat de ma camarade de classe Jessica qui m'a affirmé durant ma première année d'étudiant : « Il fera froid en enfer avant que je couche avec toi », et en tenant compte du fait que j'ai couché avec elle la nuit dernière, je suis sûr que l'enfer est exothermique et a déjà gelé... Le corollaire de cette théorie, c'est que, comme l'enfer a déjà gelé, il n'accepte plus aucune âme, et du coup qu'il n'existe plus... laissant ainsi seul le paradis, et prouvant l'existence d'un Être divin ; ce qui explique pourquoi, la nuit dernière, Jessica n'arrêtait pas de crier : « Oh... mon Dieu !... »

Cet étudiant est le seul ayant reçu la note 20 sur 20.

LEÇON D'ÉCONOMIE LIBÉRALE (2)

Le philosophe Comte-Sponville a bien raison : on ne peut pas moraliser le capitalisme, car celui-ci est, par nature, amoral. Pas moral, pas immoral, tout simplement amoral. Personnellement, je trouve cela très bien. Tenez, par exemple, il y a quelque temps, j'ai réalisé une opération intéressante qui m'a rapporté de l'argent.

Un vieux fermier possédait un âne, très vieux lui aussi. Je le lui ai acheté pour cent euros. Mais, le jour où il était censé me le livrer, il se montre, la mine déconfite, et m'avoue que l'âne est mort. « Tant pis, lui dis-je, rendez-moi mon argent. — Je ne peux pas... Je l'ai dépensé. — Bon, livrez-le-moi quand même. — Que vas-tu faire d'un âne mort ? — Je vais organiser une tombola. — Mais tu ne peux pas mettre un âne mort comme lot ! — Hé ! Je ne dirai pas qu'il est mort... »

Le vieux est parti. Visiblement, il était dépassé par mon sens du commerce.

Plus tard, il est venu me demander comment tout cela s'était terminé. Je lui ai expliqué que j'avais vendu cinq cents billets à deux euros et donc empoché mille euros ! « Et personne ne s'est plaint ? — Si, bien sûr, le gagnant ! Je lui ai remboursé ses deux euros. Et voilà. »

Comme disait ma grand-mère : bien faire et laisser braire !

Morvan

UNE JOLIE FEMME...

Dans une brasserie, une jolie femme s'approche du bar.

Elle fait signe au barman de s'approcher plus près.

Lorsqu'il arrive, elle lui fait signe de façon assez séduisante de se rapprocher encore. Il se penche et elle commence à lui caresser la barbe.

- Êtes-vous le gérant ? dit-elle en caressant sensuellement son visage.

- Euh... en fait non, répond le barman.

- Pouvez-vous aller le chercher ? Demande la femme en glissant sa main dans les cheveux du barman.

- Malheureusement non, souffle le barman prenant visiblement plaisir à la situation.

- Pouvez-vous faire quelque chose pour moi ? Demande la femme en passant ses doigts sur les lèvres du barman.

- Bien sur, répond l'homme.

- Je voudrais lui laisser un message... Dit-elle en glissant un doigt puis l'autre dans la bouche du barman qui les suce goulûment.

- Quel est le message ? Demande le barman.

- Dites-lui qu'il n'y a ni papier ni savon dans les toilettes des dames !!!

QUI L'EUT CRU ?

Envoyez simplement ce message à 5 millions de personnes de votre entourage ! ! !

Cette chaîne a été commencée en 1825 par un moine passionné d'informatique de la paroisse de St Paul Martin au Portugal dans le but de sauver une petite fille gravement malade ! ! !

Ne brisez pas cette chaîne!

Une petite fille est atteinte d'un cancer compliqué d'une lèpre aphteuse contractée au contact des taureaux qui l'ont violée lorsque ses parents l'ont forcée à travailler dans des arènes, dans les courants d'air elle a également attrapé un rhume de carabinier ; couchée par ses parents sur un lit de roses, elle chopa le tétanos ; transportée dans une étable entre un âne et un boeuf, elle attrapa la varicelle ; et elle souffre actuellement de nouvelles maladies encore inconnues des chercheurs les plus performants ! ! ! De plus, elle s'est fait bouffer une jambe par un ours ! Sauvagement agressée par son père pendant que sa mère la tenait, elle devint syphilitique. Alors, renvoyez s'il vous plaît ce message à tout votre entourage !

En plus, cela vous portera grande chance, ceci n'est pas une blague !

En 1912, un jeune Irlandais fit suivre ce message. Dans la semaine il se vit offrir une place pour la croisière inaugurale d'une superbe transatlantique Britannique direction New York. Lors de ce voyage, il découvrit l'amour et les bienfaits de la natation.

Un officier de la gendarmerie nationale hongroise reçut ce message et le renvoya à tout son entourage ! Quatre jours plus tard, il devint champion de boxe et gagna 700 milliards de dollars !

Un américain très con et peu intelligent reçut ce message dans sa boite aux lettres ! Il le renvoya à des centaines de millions de personnes de son entourage. Quelques jours plus tard, il créait une société qu'il appela Microsoft et devint milliardaire !

En juillet 2000, un voyageur de commerce allemand inonda ses amis de ce message. Quelques jours plus tard, il réalisait son rêve : Paris - New York en Concorde, tous frais payés, y compris l'hôtel.

Ne gardez pas ce message sur votre ordinateur plus de 96 heures sans quoi le mal sera porté sur vous pendant des milliers d'années lumières voire des lustres ! Il y a plus de 2000 ans, un homme reçut ce message sur papyrus ! Il le mit au feu et ne le renvoya à personne. Quatre jours plus tard, il mourut les bras cloués sur une croix.

Quelques jours avant les Ides de Mars, César quelque chose eut une panne de micro qui l'empêcha d'envoyer ce message. Une brute le poignarda sauvagement dans le dos. C'était le propre fils de cet homme.

Un ouvrier d'une scierie d'Italie reçut ce message, mais ne le renvoya pas, pensant qu'il s'agissait d'une blague ! Quatre jours plus tard, il fut déchiqueté dans un broyeur, aggloméré et verni.

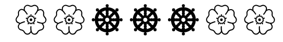
Le directeur d'une boucherie canadienne reçut ce message. Très affamé, il le mangea et ne put donc pas le renvoyer à son entourage. Quelques jours après, un de ses employés le confondit avec un porc et le coupa en tranches avec une tronçonneuse !

Le 1er août 1999, un célèbre couturier ne voulut pas faire suivre ce message, car il n'avait pas lu dans les astres que cela était favorable. Dix jours plus tard, ce ne fut pas la fin du monde ! Horreur !

Ce message a fait le tour du monde 759 fois, ne brisez pas la chaîne. Si vous envoyez ce message à votre entourage, vous recevrez automatiquement la somme de 100 000 €* (sans compter ce que vous gagnerez avec la chance) dans votre boîte aux lettres la semaine suivante, et ceci, grâce à un système de détection par satellite d'envoi de messages mis au point par Toschiba, Soni, OAL, Boy'z Bazaar, Disnayland Paris et Leeder Price!

RENVOYEZ CE MESSAGE LE PLUS RAPIDEMENT POSSIBLE ! ! !

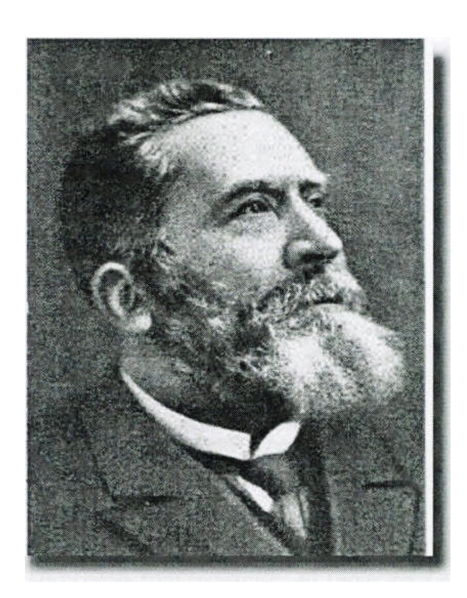
- Hors frais de notaire.



Lors de la réunion de l'Amicale le 24 janvier 2010, un participant – *Christian Bard* – a suggéré que le bulletin reprenne régulièrement dans son édition un appel – si possible teinté d'humour – demandant aux adhérents de rappeler à leurs contacts/amis cempuisiens que l'Amicale des anciens de l'O.P. tentait de fédérer ceux-ci et qu'il ne tenait qu'à eux de nous rejoindre.

Voilà qui est fait ; pour l'humour vous aurez noté que c'est plutôt raté !

JEAN JAURÈS
(1859 — 1914)



«... Un peu d'internationalisme éloigne de la Patrie ; beaucoup d'internationalisme y ramène. Un peu de patriotisme éloigne de l'Internationale ; beaucoup de patriotisme y ramène... »

Jean Jaurès.

Le regard de Jaurès, sur cette photographie, semble scruter l'horizon mais aussi l'avenir, avec une expression d'espérance et de volonté. Ces deux mots résument peut-être ce que fut sa vie, trop courte mais pleine d'une activité incessante, controversée parfois par certains de ses contemporains.

Auguste Marie Joseph Jean Léon Jaurès — pour l'état civil — est né à Castres (Tarn) le 3 septembre 1859. Il est mort assassiné à Paris le 31 juillet 1914. Sa famille, de modeste bourgeoisie, compte parmi ses membres quelques brillantes réussites : deux cousins sont amiraux. L'un d'eux, Benjamin Jaurès, sera sénateur et ministre de la Marine en 1889. Jules Jaurès, le père de Jean, est agriculteur, et sa mère, Adélaïde Barbaza, élève leurs deux enfants : Jean, l'aîné, et Louis qui, comme ses cousins, deviendra amiral.

Jean Jaurès fait ses études à Sainte-Barbe puis au lycée Louis-le-Grand. En 1878 il est reçu premier — devant Henri Bergson — à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Agrégé de philosophie en 1881, il enseigne au lycée d'Albi, puis à celui de Toulouse, tout en étant maître de conférences à la faculté de lettres de cette ville.

Dès cette époque, il se sent irrésistiblement attiré par la politique. En 1885 il est élu à Castres député du Tarn. Non inscrit, il siège à la Chambre des députés avec la gauche radicale. Sans pensée politique vraiment originale, cherchant encore sa voie, il montre ses préoccupations sociales, et son éloquence fait une très forte impression. Ce sont d'ailleurs cette éloquence, sa capacité à communiquer aux foules sa fougue et ses convictions, qui feront de lui l'incomparable orateur que l'on connaît. Même au cours de ses harangues, il s'attachera, tout au long de sa carrière politique, à conserver la pureté de sa langue.

En 1889, malgré la victoire des républicains aux élections législatives, Jaurès est battu dans la circonscription de Carmaux (Tarn) par le marquis Ludovic de Solages, propriétaire des mines de charbon. Il retourne à l'enseignement. En 1892, il est reçu docteur en philosophie avec ses

deux thèses *La Réalité du monde sensible* et *Les Premières bases du socialisme allemand chez Luther, Kant, Fichte, Hegel.*

Jean Jaurès continue également son activité politique. En 1887 il collabore à la revue radicale *Dépêche*. Il devient conseiller municipal à Toulouse puis maire adjoint affecté à l'instruction publique (1890-1893).

En 1892, la grande grève des mines de Carmaux est déclenchée à la suite du licenciement du syndicaliste Jean-Baptiste Calvignac, ouvrier mineur, maire de Carmaux depuis le 15 mai 1892. Il lui est reproché de s'être absenté plusieurs fois afin de remplir ses obligations d'élu municipal.

La personnalité de Calvignac et la raison de son licenciement font qu'aussitôt les ouvriers se mettent en grève. Le gouvernement, sous la présidence d'Émile Loubet, est en plein scandale de Panama, qui lui vaudra d'ailleurs son renversement. Est-ce la raison pour laquelle, jugeant inopportune cette grève, le gouvernement envoie 1500 soldats à Carmaux, au nom de la « liberté du travail » ? Jaurès soutient cette grève dans ses articles de *Dépêche*, saisissant l'occasion pour exprimer son désaccord sur une politique qu'il juge favorable aux capitalistes.

Finalement, sous la pression des grévistes et de Jaurès, le gouvernement désavoue Solages au profit de Calvignac. Solages démissionne de son siège de député, et c'est tout naturellement que Jaurès est élu à sa place le 8 janvier 1893. Il prend fait et cause pour les mineurs et d'une façon plus générale pour les ouvriers en lutte. Il est ainsi à l'origine de la Verrerie ouvrière d'Albi et de la Cave coopérative des vignerons de Maraussan.

Solidement ancré dans ses convictions socialisantes, Jaurès hésite à se prononcer au début de l'affaire Dreyfus, en 1894. Dans un premier temps, influencé par une opinion publique opposée à Dreyfus, il estime trop clémente la sentence de déportation. Puis, après le *J'accuse* de Zola dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898, il s'engage, avec ses amis socialistes de tendance personnaliste, dans la défense d'Alfred Dreyfus. Ce faisant, il s'oppose à d'autres socialistes, de tendance collectiviste ou marxiste, dont le chef de file est Jules Guesde, pour qui Dreyfus n'est qu'un officier bourgeois dont la défense n'est pas importante. En désaccord avec la position de Jaurès, Charles Péguy s'éloigne de ses amis socialistes Lucien Herr, Léon Blum, Jean Jaurès.

En 1898, Jaurès est de nouveau battu aux élections législatives (la défense de Dreyfus et l'installation de la Verrerie ouvrière d'Albi sont les causes de sa défaite). Il devient directeur d'un journal, *La petite république*. Il y publie *Les preuves relatives à l'affaire Dreyfus* et mène une vive campagne pour la libération de cet homme qui, dit-il, souffre injustement. Jaurès dirige également une *Histoire socialiste de la France contemporaine* qui contient ses écrits consacrés à la Révolution française.

Alexandre Millerand, entré au gouvernement "bourgeois" de Waldeck-Rousseau, entraîne Jaurès (réélu en 1902) vers un socialisme réformiste, ce qui fera de lui un fidèle soutien du ministère de Combes. C'est la rupture définitive avec Péguy qui lui reproche d'être devenu un chef parlementaire.

En 1904, Jaurès fonde le journal *L'Humanité* Il revient à la conception révolutionnaire de l'action socialiste et de ce fait s'éloigne de Millerand. Survient l'affaire des fiches : l'état-major du ministère de la Guerre (général Louis André) demande aux loges du Grand Orient de signaler les officiers cléricaux allant régulièrement à la messe (25000 fiches seront établies). Des copies sont transmises au *Figaro* qui les publie le 27 octobre 1904. Le scandale éclate lorsque la délation est révélée à la Chambre par le député nationaliste Guyot de Villeneuve, fiches en main. Émile Combes, anticlérical notoire, est obligé de démissionner. Jaurès refuse son appui aux nouveaux gouvernements Rouvier et Clemenceau.

Jaurès se consacre alors à l'unité des différentes sensibilités socialistes en France. Celle-ci se réalise en 1905 au congrès du Globe avec la création de la Section française de l'Internationale ouvrière (S.F.I.O.). Il engage le dialogue avec les syndicalistes révolutionnaires. Mais, s'il admet la lutte des classes, il ne conçoit une révolution démocratique que non violente.

Internationaliste, Jaurès est aussi un patriote convaincu. Bien que pacifiste, il rédige en 1910 une proposition de loi concernant l'armée, dont il voudrait qu'elle assure la défense nationale. Elle aurait pour fondement une préparation militaire de l'ensemble de la nation. Il mène une vigoureuse campagne contre la loi fixant à trois ans le temps du service militaire.

Jaurès lutte contre la guerre. Il croit à la réconciliation des peuples par le progrès. Le patriotisme trouverait sa place dans une libre fédération des nations autonomes. Cette fédération posait le problème des relations franco-allemandes. Jaurès ne cachait pas sa sympathie pour la sociale-démocratie allemande, ce qui lui valut la haine farouche de Maurras et de Charles Péguy. Celui-ci, obsédé par la guerre qu'il sentait proche, rêvait d'être le rassembleur de toutes les traditions françaises, dénonçant l'esprit de la capitulation incarné à ses yeux par Jaurès, et préparant la génération de la revanche. Les prises de position pacifistes insistantes de Jaurès finissent par le rendre très impopulaire parmi les nationalistes.

Le 31 juillet 1914 il est assassiné de deux coups de revolver au café du Croissant, rue Montmartre à Paris. L'assassin, Raoul Vilain, est rattrapé dans la rue. Après un silence, il déclare : « Pourquoi j'ai tué Jaurès ? J'ai voulu, dans des circonstances aussi graves que celles que nous traversons, supprimer un ennemi de mon pays. N'allez pas imaginer que je fais partie d'un groupement politique quelconque. Je n'appartiens à aucune ligue, ni révolutionnaire ni réactionnaire ; j'ai agi de mon propre mouvement. »

Bien que Vilain soit membre de la Ligue des jeunes amis de l'Alsace-Lorraine, l'acte d'accusation adopte la thèse du crime solitaire, précise qu'il n'avait pas de complices, qu'il était seul au moment du crime. Il n'est jugé qu'en 1919. Le 29 mars, il est acquitté ! Dans l'euphorie de la victoire, les jurés considèrent que ce n'était pas une faute d'avoir abattu Jaurès qui, si on l'avait écouté, aurait privé la France de sa victoire. Madame Jaurès est même condamnée aux dépens. Villain se réfugie aux Baléares, dans l'île d'Ibiza, où on l'appelle le Fou du port. Pendant la guerre civile espagnole, il est assassiné par des miliciens le 15 septembre 1936.

Jaurès est avant tout l'homme du socialisme humaniste : « C'est l'individu humain qui est la mesure de toute chose, de la patrie, de la famille, de la propriété, de l'humanité, de Dieu. Voilà la logique de l'idée révolutionnaire. Voilà le socialisme. »

Léon Trotski conclut ainsi son éloge de Jaurès : « Jaurès, athlète de l'idée, tomba sur l'arène en combattant le plus terrible fléau de l'humanité et du genre humain : la guerre. Et il restera dans la mémoire de la postérité comme le précurseur, le prototype de l'homme supérieur qui doit naître des souffrances et des chutes, des espoirs et de la lutte. » Mais il était surtout apprécié pour ses qualités de coeur, de générosité, de sincérité et, pour cela, il demeure le "héros" du socialisme.

Se rappelant que Jaurès fut un véhément opposant à la guerre, rares sont les communes françaises qui n'ont pas donné son nom à une rue, une place, une école, un collège, un lycée. Le 24 novembre 1924, la dépouille de Jean Jaurès est transférée au Panthéon lors d'une grandiose cérémonie.

Pierre Piney

LA PONCTUATION

Beaucoup de rédacteurs ponctuent mal. Or, n'oublions pas que la ponctuation est « la respiration de la phrase ».

J'ai donc pensé qu'il pourrait être utile de rappeler les règles d'emploi des signes de ponctuation.

Commençons par le **point.**

Il indique, bien sûr, la fin d'une phrase : c'est là sa fonction essentielle.

Il devrait aussi se placer après tout mot écrit en abrégé : I.D.G.P., O.N.U., E.D.F., mais cette pratique est souvent abandonnée de nos jours.

Il faut aussi écrire : chap. IV, p. 123.

En revanche, le point ne s'utilise pas, d'une façon générale, pour les symboles d'unités : 25 m - 30,5 cm - 50 kg - 160 € - 200 km/h, etc. Il est toutefois recommandé d'en placer pour séparer les nombres (en chiffres arabes) indiquant le jour, le mois, l'année : le 29.1.2008.

Si une abréviation est suivie d'un point, celui-ci ne se redouble pas en fin de phrase.

L'abréviation *etc.* (pour *et cetera* ou *caetera)* doit être suivie d'un seul point (et ne se redouble jamais).

Il est logique de poursuivre avec le **point d'interrogation** qui se place au bout de toute phrase exprimant une interrogation directe. Donc, s'il en faut un après « Quel temps fait-il ? », vous vous garderez d'en mettre un après « Pilate demandait ce qu'était la vérité. »

J'ajouterai une précision : le point d'interrogation se place immédiatement après la phrase interrogative quand elle est suivie d'une incise : « À quoi bon si vite ? » protestai-je.

Tout naturellement, le **point d'exclamation** prend la suite, il se place après une exclamation qui peut être, d'ailleurs, une simple interjection, une locution interjective, une proposition : « Peste ! diantre ! quelle horreur ! »

Il doit ponctuer l'interjection et se répéter en fin de phrase : « Oh ! que je me suis fait mal ! » « Eh bien ! vous êtes satisfait, à présent ! » Toutefois, l'Académie admet que la locution *Eh bien,* lorsqu'elle n'est pas employée seule, soit séparée du reste de la phrase par une virgule : « Eh bien, qu'avez-vous à répondre ? »

Quand une interjection est répétée, on ne place un point d'exclamation qu'après la dernière : « Ah, ah ! Hi, hi, hi ! Ah fi ! »

Je compléterai en apportant une précision qui vaut à la fois pour le point d'interrogation et le point d'exclamation : après ces signes, la majuscule ne sera utilisée que si le point en question terminait la phrase.

Dans le cas contraire, la minuscule est de rigueur : « Il cria : "Vive la France !" et tomba sous les balles du peloton d'exécution. »

Venons-en maintenant à la **virgule,** qui marque dans la phrase une pause de durée réduite.

Dans une proposition, elle peut jouer trois rôles. D'abord, séparer les éléments semblables que n'unit pas une conjonction de coordination : « Les signes de ponctuation sont : le point, la virgule, le point-virgule... » Remarquons au passage que lorsqu'un verbe a plusieurs sujets, on ne place pas de virgule entre le dernier d'entre eux et ce verbe : « Les montagnes, le ciel, la mer sont comme des visages ! » (Camus)

Si ces sujets forment une gradation ou sont résumés par un mot, l'ensemble ainsi formé ne doit pas non plus être séparé du verbe par une virgule : « Un souffle, une ombre, un rien lui donnait la fièvre. »

La virgule ne saurait séparer les différentes parties d'une somme (vingt-trois euros quarante et un centimes) ; si les nombres sont écrits en chiffres, la virgule ne peut s'intercaler qu'entre la partie décimale et la partie entière (2 693,25).

La virgule ne saurait non plus séparer des éléments coordonnés par *et, ou, ni,* sauf si lesdits éléments sont plus de deux. « La force d'un penseur n'est ni dans son approbation ni dans sa protestation, elle est dans son explication. » (Malraux) mais :

« Je ne veux rien savoir, ni si les champs fleurissent,
Ni ce qu'il adviendra du simulacre humain,

Ni si ces vastes cieux éclaireront demain

Ce qu'ils ensevelissent. » (Musset)

Le deuxième des rôles de la virgule est de séparer tout élément ayant une valeur purement explicative. « Saint-Malo, riche cité de pierre, ramassée sur son île entre ses nobles remparts, était vers 1740 une ville prospère, vigoureuse et hardie. » (Maurois)

Cependant, il ne faut jamais insérer une virgule entre le verbe et son complément d'objet.

Quant au troisième rôle, c'est de se placer après un complément placé en tête de phrase, pourvu qu'il ait une certaine étendue. « Dans les champs, c'était une terrible fusillade. À chaque coup, je fermais les yeux. » (Daudet)

Seulement, il n'y a pas lieu d'en ajouter une après le complément d'objet indirect ou après le complément déterminatif placés en inversion. « À un tel homme comment désobéir ? D'un pareil adversaire les attaques sont redoutables. »

En revanche, elle s'utilise toujours après le nom du lieu dans l'indication de la date (Paris, le 19 mai 1924), ainsi que pour isoler les mots qui forment pléonasme (non vicieux) ou répétition, qui sont mis en apostrophe.

Après ses trois rôles à l'intérieur d'une proposition, examinons ceux que joue la virgule dans un groupe de propositions : ils forment une pléiade... puisqu'ils sont sept.

Elle sépare plusieurs propositions de même nature que n'unit pas une conjonction de coordination. « Un jour, je fus aimé, j'aimais, elle était belle. » (Musset)

Elle s'utilise avant les propositions qu'introduisent les conjonctions de coordination autres que *et, ou, ni,* autrement dit : *mais, or, car, donc.*

Mais lesdites conjonctions *et, ou, ni,* si elles servent à coordonner plus de deux propositions ou si elles unissent deux propositions qui n'ont pas le même sujet (ou qui s'opposent, ou que l'on disjoint pour quelque raison de style), sont alors précédées de la virgule. « J'enfouis ce trésor dans mon âme immortelle, / Et je l'emporte à Dieu ! » (Musset)

On placera encore la virgule avant les propositions circonstancielles n'ayant qu'une simple valeur explicative — c'est-à-dire qui n'influencent pas, pour l'essentiel, le sens même de la phrase — pourvu qu'elles ne soient pas étroitement liées à la principale et qu'aucune pause ne soit demandée. « Je le veux bien, puisque vous le voulez. Je ne puis parler sans qu'il m'interrompe. »

Les propositions circonstancielles placées en tête de phrase sont aussi suivies d'une virgule. « Et, pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile, / J'entendis une voix qui venait de l'étoile... » (Hugo)

Grâce à elle peuvent s'isoler les propositions relatives explicatives, lesquelles ajoutent à l'antécédent quelque explication, quelque nuance dont on pourrait toutefois se dispenser sans vraiment altérer le sens de la phrase « Ô Mentor, votre sagesse, qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. » (Fénelon)

Quant aux relatives déterminatives, elles ne s'ornent d'une virgule finale que si elles sont d'une certaine longueur : rappelons qu'elles précisent ou restreignent l'antécédent en y ajoutant un élément indispensable au sens, de sorte que leur suppression entraînerait une modification importante de la signification de la phrase. « L'océan qui ressemble au peuple allait vers elle. » (Hugo) « L'homme qui ne pense qu'à soi et à ses intérêts dans la prospérité, restera seul dans le malheur. »

La virgule sert à séparer la proposition participe absolue ou la proposition incise. « Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie ? » (Corneille) « Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence » (Lamartine).

Elle marque, enfin, l'ellipse d'un verbe ou d'un mot énoncé dans une précédente proposition (à moins que nulle équivoque ne soit à craindre et que nulle pause ne soit demandée) : « Les uns le trouvaient trop violent et trop sauvage, les autres trop doucereux. »

Une avant-dernière remarque : la virgule n'est pas indispensable, dans une adresse, entre le numéro du bâtiment et le nom de l'artère (11 avenue de la Grande-Armée).

Après la virgule, il est tout naturel de passer à son cousin, le **point-virgule,** lequel marque une pause de durée moyenne. Il permet de séparer dans une phrase les parties dont une au moins est déjà subdivisée par la virgule ; il sert en outre à séparer des propositions de même nature qui ont une certaine étendue ; il peut aussi marquer une opposition. « Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable, puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez Calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'oeil. » (Beaumarchais)

C'est un outil logique assez difficile à manier, que l'on emploiera également volontiers pour séparer des propositions exprimant des idées secondaires constitutives

d'une idée principale.

Quant aux **deux points,** ils s'emploient pour annoncer soit une citation, une sentence, une maxime, un discours direct (ou parfois indirect), soit l'analyse, l'explication, l'énumération, la cause, la conséquence, la synthèse de ce qui précède. « J'entendis une voix qui venait de l'étoile / Et qui disait : Je suis l'astre qui vient d'abord. » (Victor Hugo)

Les **points de suspension** indiquent que la pensée (ou la citation) reste incomplète, pour quelque raison que ce soit ; ils peuvent aussi marquer une pause destinée à mettre en valeur le caractère de ce qu'on ajoute. « La calomnie ?... Il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville... » (Beaumarchais) « L'abbé Martin était curé... de Cucugnan. » (Daudet)

Les **parenthèses** — que vous n'oublierez pas de refermer ! — vous permettront d'intercaler dans la phrase quelque indication, quelque réflexion non indispensable au sens, et dont il n'est pas jugé opportun de faire une phrase distincte : « L'épouvante (elle vit naturellement dans un pareil monde), l'épouvante elle-même surgit d'une fiction. » (Henri Bosco)

Beaucoup moins utilisés, sinon pour isoler une indication qui contient déjà des parenthèses, les **crochets** ont un usage identique.

Vous userez des **guillemets** au commencement et à la fin d'une citation, d'un discours direct, d'une locution étrangère au vocabulaire ordinaire ou sur laquelle vous souhaitez appeler l'attention.

Mais vous en userez modérément, afin de ne pas tomber dans l'abus actuel. Si le passage guillemeté demande un signe de ponctuation, vous le placerez avant les derniers guillemets. Il demanda : « Que faites-vous ici ? » Je répondis : « J'attends le départ. »

Le **tiret** s'emploie, dans un dialogue, pour indiquer le changement d'interlocuteur. Vous pourrez aussi l'utiliser, de la même manière que les parenthèses, avant et après une proposition, un membre de phrase, une expression ou un mot qu'on veut séparer du contexte pour les mettre en valeur. « Il me fallut plusieurs jours de travail — et de travail soigné, utile — pour me faire une raison. » (Henri Bosco)

L'alinéa marque un repos plus long que le point ; il s'agit d'une séparation établie entre une phrase et les phrases précédentes, en la faisant parfois commencer un peu en retrait à la ligne suivante, après un petit intervalle laissé en blanc. Il s'emploie principalement lorsque l'on passe d'un groupe d'idées à un autre, permettant ainsi de donner au texte plus de clarté.

André Escolan

❀Lors de la réunion de l'Amicale le 24 janvier 2010, un participant – *Christian Bard* –
❀a suggéré que le bulletin reprenne régulièrement dans son édition un appel – si
❀possible teinté d'humour – demandant aux adhérents de rappeler à leurs
❀contacts/amis cempuisiens que l'Amicale des anciens de l'O.P. tentait de fédérer
❀ceux-ci et qu'il ne tenait qu'à eux de nous rejoindre.
❀Voilà qui est fait ; pour l'humour vous aurez noté que c'est plutôt raté !

Liste des adhérents 2009 à l'Amicale.

Nom	Nom à l'OP	Prénom
Abdelmoumeni		Gilles
Aboughanem Prévost		Philippe
Achard	Hamelin	Chantal
Amata		Julien
Ange		Daniel
Aubertin	Lenthéric	Daniel/Mireille
Bailly	Gasté	Monique
Barberi	Triquet	Viviane
Barbier	Leclercq	Marguerite
Bard		Christian
Bassecourt	Tiberge	Georgette
Bazin	Legoupil	Georgette
Bergeron	**Mouchart**	**Claudine**
Bernard		Monique
Bertin		Geneviève
Bertin		Mireille
Bertrand		Claude
Billy		Bernard
Blaise		Marcel
Blouin		Nicole
Bonin	Shih Yen Sheng	Gisèle
Boterberg	Lallemand	Ginette
Boulé	Hollande	Marcelle
Calmy		André
Chapuis	Pestel	Annick
Coët		Jacques
Colin	Neubland	Claudine
Compérot		Jean
Creusot		Renée
Debloux		Joël
Debout		Yves Pierre
Delfeuille	Gosselin	Marguerite
Dott	Le Buhé	Jeannine
Doubre		**Hubert**

Nom	Nom à l'OP	Prénom
Duchart	ex Kucharski	Jacques
Duflot		Lucien
Duquesney		Edgar
Epron	Tymen/Hernandez	Gisèle
Filoreau		Ange
Fleury		Serge
Fourrier		Alain
Fressinet		René
Gachelin		Gérard
Galicier		Jean Claude
Gareau		Danièle
Gautron		Michèle
Grappey		Roger
Guillot		Roger
Guitoger	Chaduc	Reine/Huguette
Hachour		Guy
Hecquet	**Maublanc**	**Régine**
Houbigand		Marc
Houlou		Robert
Jégou		Raymond
Knop		**Gérard**
Koch		**Jacques**
Kramp		Christiane
Kramp		Pierre
Kuti		Christian
Lagoutte	**Boulay**	**Christiane**
Laher		Roger
Landard		Claude
Lavacquerie		Philippe
Le Blévec		Roger
Le Gourrierec	Tharreau	Jacqueline
Lebrun		Lionel
Lefebvre		Patricia
Léonard		Roland

Nom	Nom à l'OP	Prénom		Nom	Nom à l'OP	Prénom
Loëby	Monlien	Mauricette		Renaudin		Daniel
Loison	Lebrun	Raymonde		**Risser**		**Marc**
Lopes	Merle	Odette		**Rochemir**		**Francis**
Marchand	Tymen	Jeannine		Rogy		Marc
Mathieu		André		Ruello		Thierry
Maublanc		**Joëlle**		Saidi		Jean
Mendez	Jobineau	Marie Thérèse		Salmon	Loesche	Louise
Monnier		Maria		Sautet	Pellier	Evelyne
Munier-Didière		Alain		Taboga		Monique
Nègre		Michelle		Tao	Gareau	Monique
Paris		Dominique		Tomazic	Gautier	Huguette
Paris		Jeannine		Vanderhoven		Jacky
Plichon	Le Galle	Maryvonne		**Vergnes**		**André**
Poletti		Claudie		Vigneron		Marcel
Reignier		Daniel		Weber		Gérard
Rembry	**Maublanc**	**Patricia**		Wolff		Henri

Les **nouveaux adhérents** sont repérés en **gras**. Vous en noterez 12.

Hélas, dans le même temps plus de 15 adhérents n'ont pas renouvelé leur participation. Parmi ceux-ci, de vieux adhérents – comprendre : anciens et fidèles à l'association – ; mais d'autres aussi qui fréquentent la galerie photo, qui participent aux échanges, viennent à Cempuis à la Pentecôte, aux repas, m'envoient des emails, des cartes de voeux…

Oubli, négligence, désintérêt, désaccord ? Allez comprendre ! allez, je balance les noms :

Amata Victor
Arnoldy Gérard
Bitoune Richard
Foret Francis
Legat Jacquy
Linard Jean-Thierry
Magne Armelle
Magne Didier
Maire/Hollande Colette
Miceli Sauveur
Noclercq Bernard
Guichet/Mardirossian Liliane
Masse/Kramp Nicole
Jacques Bard
Hérard/Vaukaire Noëlle

La liste n'est pas exhaustive.

Sur la falaise, bientôt un hôtel **+

Les anciens locaux de l'OCCE, sur la falaise accueilleront prochainement un hôtel **+.

Autre projet en cours, toujours dans le domaine de l'accueil touristique, il concerne les anciens locaux de l'Office Central de la Coopération à l'École (OCCE). Situés sur la falaise, surplombant la mer et offrant une vue magnifique, ces locaux, en vacance depuis plusieurs années, ont été mis en vente il y a environ 18 mois. La société Villa Atelier, déjà propriétaire du restaurant Le Cise, à Ault, et cogérée par Éric Joswiak, Guillaume Sanson et Dominique Gonfreville, a alors décidé d'en faire l'acquisition afin d'y réaliser un hôtel d'une cinquantaine de chambres classé "2 étoiles+" mais avec les prestations d'un "3 étoiles".

Rencontré il y a quelques mois à ce sujet, Guillaume Sanson nous indiquait viser deux publics au travers ce projet. En effet, l'idée est d'accueillir les touristes en saison et d'axer plus vers une clientèle professionnelle hors saison ; pour se faire, l'établissement disposera de deux salles de séminaires ainsi que d'un bar-restaurant. De plus, l'ensemble des clients aura également accès au hammam, au jacuzzi, au sauna et au boulodrome de l'hôtel, et l'ensemble des aménagements permettra l'accès des personnes à mobilité réduite.

Permis déposé

Projet soutenu par la municipalité, le département de la Somme et la région Picardie, les associés de la Villa Atelier ont pour autant eu du mal à boucler le montage financier, les banques étant frileuses à investir. Ainsi, ce n'est qu'il y a quelques mois qu'a été déposé le permis de construire, en collaboration avec Patrick Delamotte, architecte du projet.

D'ailleurs, côté architectural, notons que la structure même de l'ancien bâtiment de I'OCCE, d'une surface totale de 1900 m2, va être conservée dans son intégralité, du moins à l'extérieur, car à l'intérieur, seuls les planchers seront gardés. De plus, l'établissement s'inscrira dans le style Art déco/Art nouveau qui fait la popularité de Mers.

Enfin, il ne manque plus que l'acceptation du permis de construire pour que le chantier soit lancé ; si cela se fait rapidement, l'hôtel devrait ouvrir dans le courant de l'automne 2010.

« L'informateur » du 20 novembre 2009

Page 58, page vierge alors que le bulletin est achevé ! Ce serait ballot de la laisser ainsi. Alors, quelques petits trucs en vrac…

Daniel Aubertin et Mireille Lenthéric m'ont confié quelques documents qu'ils tiennent de leurs parents.

✎Cahiers de notes pour M Aubertin. Ils reprennent les notes trimestrielles du CE1 au CC3 sur une période de 21 ans (1949 – 1970). Ces notes n'ont qu'une portée anecdotique (bien qu'elles puissent intéresser au cas par cas). Bien plus intéressante sera la composition des classes année après année, car elle me permettra d'examiner de près cette « affaire du redoublement » quasi systématique des élèves, même les bons, les très bons. J'ai déjà aperçu que ma sœur Muriel, de deux ans mon aînée, était en CE2 alors que j'étais en CE1, puis en CM1 alors que je suis encore en CE1. Elle a redoublé le CE2, moi le CE1, l'écart naturel reprenant le dessus. Je reprendrai quelques cas d'élèves dont je sais qu'ils ont fait une scolarité complète à l'O.P. Je pourrai étudier chaque cas qui me sera soumis, alors si cela vous intéresse et si vous êtes dans la période indiquée, j'attends vos demandes.

✎M Lenthéric, arrivé à Cempuis également en 1949, a fait tenir d'octobre à novembre de cette année-là, un cahier par les élèves du CC1. Tour à tour, chacun d'eux écrivait quelques lignes. Ce cahier, épais d'une centaine de pages, je ne pourrai pas le reproduire intégralement dans un bulletin (le prochain promet déjà d'être copieux). Ressaisir les textes serait insipide, car leur intérêt réside dans l'originalité (au sens : originel) ; je n'insèrerai donc que quelques pages. Quoi d'autre ?

✎La vidéo de Mers ! Les membres de l'Amicale n'ayant pas d'accès Internet sont informés qu'un fichier vidéo reprenant des séquences filmées par Jean et Simone Petit à Mers vers 1965 peut leur être fourni sur demande ; un lecteur Divx, un PC, un ordi portable… est nécessaire pour l'exploitation de cette vidéo, un lecteur DVD simple étant inefficace. Ce fichier a, uniquement sur demande, été mis gratuitement à disposition sur Internet à mi-décembre. Une douzaine de demandes me sont parvenues ! Bien peu en regard du travail qui fut nécessaire à la réalisation.

✎Je peux aussi vous graver un CD de la fanfare de l'O.P. L'enregistrement a été effectué à la fin des années 60, il comporte 12 morceaux. Dans les deux cas (vidéo et fanfare), il y aura quelques frais à prévoir (support, boitier, enveloppe bulles, frais postaux…) : compter une dizaine d'euros par réalisation. Dans les deux cas il s'agit de réalisations artisanales, en terme de qualité, les films super 8 de 1965 sont à des années lumières de la HD, l'enregistrement de la fanfare à mille lieues d'une compression MP3, même moyenne. L'émotion demeure, n'est-ce pas le plus important ?

✎Il avait été question un temps de réactualiser le DVD archives (rajout de photos, de documents découverts ici et là, des derniers bulletins…) et de le proposer à l'achat pour un prix s'élevant à 80 euros. C'est cher, mais c'est riche ! Pour avoir réalisé, en collaboration avec Bernard Triquet, la première mouture de ce DVD, je sais combien la tâche est longue, ardue. Je ne me relancerai dans cette aventure que s'il y a un nombre significatif de demandes. J'ai découvert aussi que quelques copies « pirates » avaient été effectuées… cela m'a chagriné, car à l'époque, 2006, ce DVD a été proposé à 15 euros. Je ne félicite pas les aigrefins qui ont dépossédé l'Association de quelques euros qui lui auraient été bien utiles… Ce montant couvrait tout juste les frais engagés !

Afin de ne pas achever ce bulletin sur une note pessimiste, quelques mots au sujet du prochain numéro, le 209. Oui, un bulletin n'est pas achevé que le suivant est déjà en route, toujours un sur le feu ! Vous y découvrirez :

- Un travail réalisé par les élèves du cours commercial 1969/1970, ressaisi pour l'occasion, car le doc original n'est pas exploitable sous sa forme originelle.
- Un article de Daniel Aubertin relatant son arrivée à Cempuis en 1949.
- Puisque la ponctuation vous a captivés, un rappel des conditions d'utilisation de l'indicatif conditionnel et subjonctif… vous verrez, c'est passionnant :

Tous les jours, on lit dans les journaux, on entend à la radio ou à la télévision des phrases du genre : Nous sommes partis après que vous soyez arrivés. Or, l'emploi du subjonctif avec après que est une erreur et il faut dire : « Nous sommes partis après que vous êtes arrivés. »

- et, ce que vous voudrez bien m'adresser pour publication… non, là j'déconne ! le n° 209 sortirait à la saint Glinglin.

Guy Hachour 22 février 2010



Photo prêtée par Christiane Boulay

« Moment joyeux lors d'une sortie à Paris, le 18 mars 1973, devant le Jardin d'Acclimatation où nous attendions le car nous ramenant à Cempuis, dans notre pension. » De gauche à droite : Christiane Boulay, Pierre Cazenave, Claude Ménager, Dominique Gallier, Patrice Blouin, Harold Surbier, Patrick Thierry, Liliane Métayer

Photo prêtée par Madeleine Hospital

1963, classe de CE1 avec Madeleine Hospital.

Premier plan de gauche à droite : Florence Foret, Patricia Ruello, Marie-Jeanne Linard, Armelle Halnais, Marie-Line Bonnin, Yasmina Mélou, Marie-Claude Plantier.

Second plan de gauche à droite : Martial Magne, Eric Surbier, Robert de Rizzo, Richard Bodereau, Marc Oulerich, Emmanuel Belkessa.



Mers, début des années 60
Quelques noms :
Liliane Mardirossian
Monique Henriet
Danièle Gareau
Janine Le Buhé
Christine Eger
Fatima Maleck
…

Photo prêtée par Jeannine Le Buhé.

O.P., début des années 60.
Quelques noms :
Jacques Bard
Robert Jacquel
Jacqueline Borodine
Robert Bitoune
Richard Bitoune
Gérard Hémery
Monique, surveillante
René Kitsaïs.
…
Photo prêtée par Claude Bertrand





1961 au Mont Saquin
De gauche à droite
En haut
Nicole Jacquemet
Jean-Pierre Pora
René Sentubery
Michel Nicon, XX, XX
Michel Strady
Jeannine Bonnin
Jacqueline Bertheliet
Julien Amata
Gérard Hemery
en bas
XX, Josiane Legal
Huguette Gautier
Jacqueline Borodine
Jean-Yves Nantois
Edith Zitouni
Jacques Ploquin
Daniel Juillet
Richard Bitoune
Monique Chaudron.

Photo prêtée par Claude Bertrand